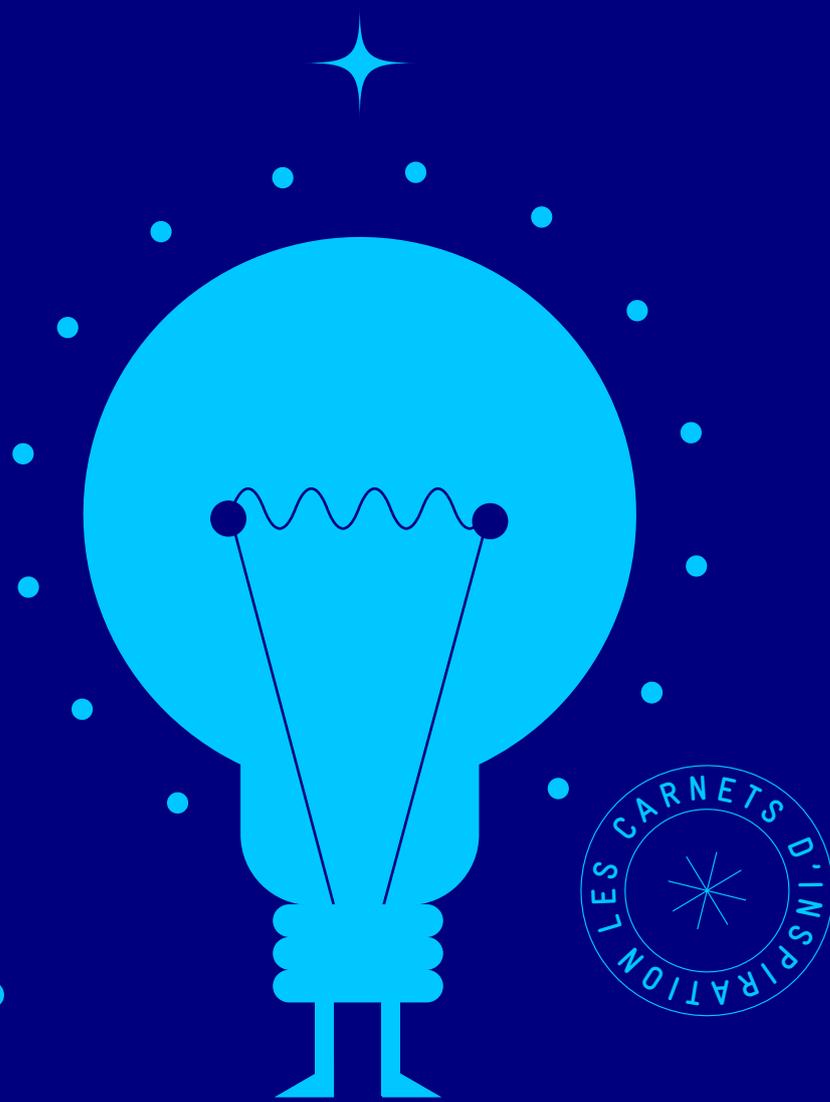




par
Arsud

Le Référentiel Écolo

Initiatives des acteurs culturels
de Provence-Alpes-Côte d'Azur
pour la transition écologique



Les carnets d'inspiration

Initiatives des acteurs culturels de Provence-Alpes-Côte d'Azur pour la transition écologique

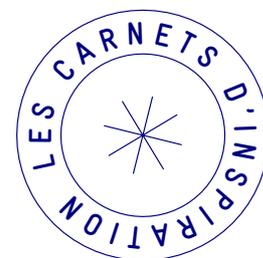


Table des matières

Méthodologie

Mesurer pour décarboner / Part 1 – Théâtre des Salins, scène nationale.....	4
Mesurer pour décarboner / Part 2 – Institut musical de formation professionnelle ...	6
Mesurer pour décarboner / Part 3 – Orchestre national Avignon Provence.....	8
Se transformer avec méthode – Ballet Preljocaj.....	10
Avoir un référent RSE – Le ZEF, scène nationale.....	12
Sensibiliser avec une Fresque du climat – Festival international d'Aix-en-Provence	14

Circulation des professionnels et des oeuvres

Une tournée théâtrale à vélo – Compagnie Le pas de l'oiseau.....	16
Mieux tourner – Compagnie Libertivore	17

Réduction des consommations d'énergie et d'eau

Calibrer ses consommations d'énergie – Festival Le Bon Air.....	20
Viser l'autonomie énergétique – Festival de Marseille	22
Vers un éphémère durable – Centre international des arts en mouvement.....	24

Alimentation responsable

Une alimentation bio, locale, responsable – Châteauvallon Liberté, scène nationale .	27
Bien manger, c'est manger en conscience – Le Télégraphe	29

Écoproduction des projets artistiques et culturels

Eco concevoir un spectacle sur l'écologie – Compagnie Croqueti	32
--	----

Numérique et équipements soutenable

Sensibiliser aux usages numériques responsables – La Garance, scène nationale...	35
Construire un hébergement vert – La Scierie	36

Réduction et gestion des déchets et des pollutions

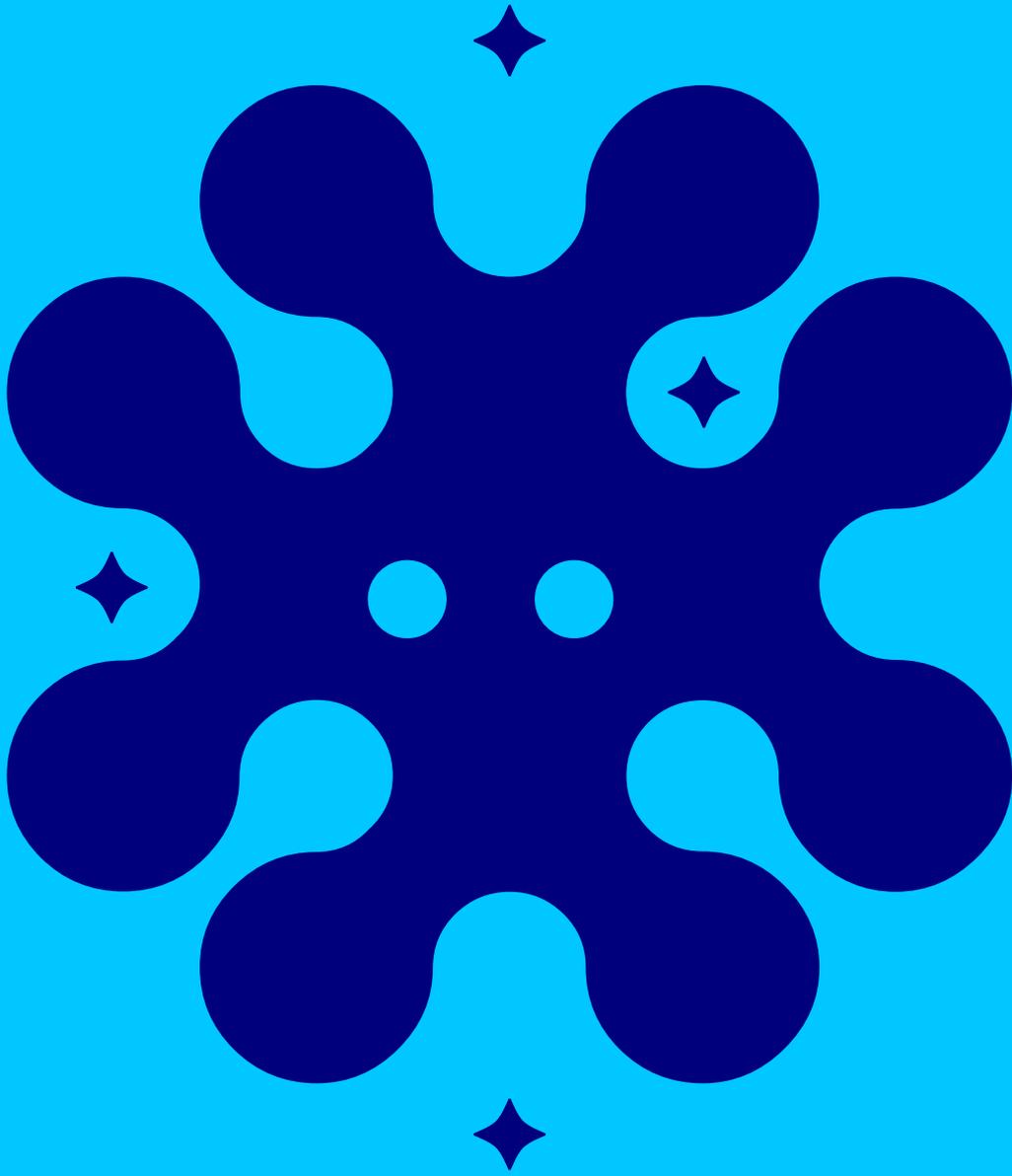
Rendre l'eau à la terre et initier l'économie circulaire – Festival Marsatac.....	38
---	----

Respect et défense de la biodiversité

L'art au service du vivant – Le Citron Jaune, Cnarep	41
Culture en espace sensible – Compagnie Attention Fragile	43
Préserver et défendre la biodiversité – ARBE Sud	45

Nouveaux récits

Un atlas sensible des gestes de l'attention – Compagnie Kubilaï Khan.....	48
Se reconnecter au vivant – Compagnie Libertivore	50

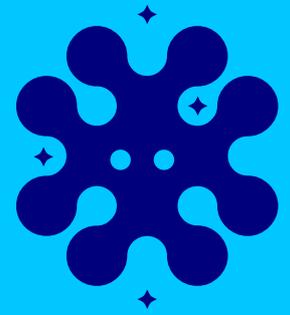


Méthodologie

Méthodologie

Mesurer pour décarboner / Part 1

Théâtre des Salins



Éric Gialis est administrateur et directeur par intérim du Théâtre des Salins à Martigues. Il a suivi Impact Carbone, le parcours d'accompagnement proposé par Arsud pour mettre en place un plan d'action afin de réduire les gaz à effet de serre de sa structure.

Qu'avez-vous trouvé dans cet accompagnement, quelle valeur ajoutée, quels enseignements, comment vous a-t-il permis de passer à l'action ?

La réflexion sur l'écologie est largement partagée au sein de l'équipe. Il y a une conscience qu'il faut y prendre part dans notre activité. Le sujet sur lequel on peut avoir la main, c'est l'empreinte carbone essentiellement et ce dispositif permettait d'y voir clair sur l'existant. Mon questionnaire était d'arriver à une appréhension concrète des endroits où l'activité du Théâtre des Salins était génératrice d'empreinte carbone et de ne pas nous laisser polluer par des idées préconçues.

L'intention était donc d'obtenir une photographie précise et objective pour orienter nos prises de décision et choisir une direction. Sans ce cadre-là, nous n'aurions pas pu mener cette démarche nous-mêmes et certainement pas de manière aussi fine. On serait passé à côté de certains sujets et de toute façon, je pense qu'on aurait renoncé dans le contexte assez chargé de l'an dernier.

Quelle a été la valeur ajoutée de cet accompagnement ?

Il existe des outils standards, mais l'accompagnement nous a donné un gage de rationalité, de sérieux et d'efficacité, de compétences. Nous n'avions pas la formation en interne, ni de ressources humaines capables de mobiliser des collaborateurs pour traduire les données brutes en données exploitables.

Et puis la récolte des données et les recommandations ont été adaptées à la spécificité de notre activité. Le conseil a porté sur la manière d'appréhender la recherche et sur quels types de données ; lesquelles étaient intéressantes ou significatives. C'était un conseil précieux. Je pense que les outils en ligne n'ont pas cette précision.

Le fait de s'être engagés dans cet accompagnement avec Arsud nous a aussi obligés à le porter et à le tenir alors qu'on l'aurait sans doute différé. C'est un des intérêts de s'engager avec d'autres. Il y a tellement de priorités qu'au bout d'un moment, on en élimine. Donc là, ça nous a aidés à garder cette priorité en haut de la pile. Le travail collectif nous a permis de mesurer notre volume par rapport à d'autres.

Quelles ont été les surprises de cet accompagnement ?

L'impact des mobilités, c'est évident. Toutes les mobilités, celle des artistes, des spectateurs ou des équipes. Même si on s'y attendait, je ne m'étais jamais penché d'aussi près sur la question.

Un des constats est qu'une compagnie artistique d'une trentaine de personnes qui vient en avion de Belgique représente à elle seule un pourcentage important de l'ensemble des autres compagnies qui viennent de partout ailleurs en train sur l'année. Pourtant on ne peut pas refuser d'accueillir des artistes ou des projets internationaux. C'est le cœur de notre mission qui est impacté. Nous essayons d'éviter au maximum ce type de trajets et de ne les rendre acceptables qu'en dernier ressort.

Et puis, le poids de la mobilité de l'équipe. Une grande partie des salariés n'habite pas Martigues mais dans un rayon de 15 à 40, voire 50 km. Il n'y a quasiment aucune solution de transport en commun et surtout pas avec des horaires décalés. Les équipes utilisent leur véhicule personnel pour venir travailler. Avec le nombre de jours de travail sur une année, on se retrouve à générer une empreinte carbone dans le même ordre de grandeur que notre activité artistique. Et ça, c'est une vraie surprise.

Vous avez envisagé du covoiturage entre les personnes des équipes ?

Il arrive que des gens le fassent. Mais on a très souvent des horaires décalés, y compris à l'intérieur des équipes.

Concernant la mobilité des publics, avez-vous des données exploitables ?

Oui, 95 % de nos spectateurs viennent en voiture, sauf ceux qui habitent dans un rayon de 500 mètres. Rentrer chez soi la nuit dans une ville moyenne où des rues ne sont plus éclairées et dont certaines zones sont peu urbanisées reste compliqué. Vous ne faites pas facilement 1 km à pied à 11h du soir, ni à vélo d'ailleurs, parce que l'obscurité rend le trajet dangereux. Et comme nous avons un parking gratuit juste à côté du théâtre, il n'y a donc pas de contrainte associée à l'utilisation de la voiture. Nous avons mis en place un service de covoiturage visible sur notre site et la newsletter. Ce service est également intégré à la plaquette et nous en avons parlé en présentation de saison. L'an prochain, nous mettrons un lien direct sur la billetterie.

Qu'est-ce que cet accompagnement a changé au sein de l'équipe et dans vos pratiques ?

L'équipe était déjà sensibilisée, mais désormais, nous nous posons les questions d'éco-responsabilité à tous les endroits de notre activité, comme les achats par exemple.

Comme l'idée est d'avoir un suivi de notre impact d'une année sur l'autre, les équipes doivent prendre en main l'outil et également anticiper les données à récolter. Concernant la circulation des artistes, par exemple, qui était assez complexe à compiler après coup, notre coordinatrice de projets artistiques fait un travail concret de récupération des données tout au long des discussions sur les trajets des compagnies.

Il reste cependant un certain nombre d'endroits pour lesquels nous ne maîtrisons pas l'action, nous n'avons pas les clés qui permettent de déverrouiller les situations et cela ne doit pas générer de la frustration.

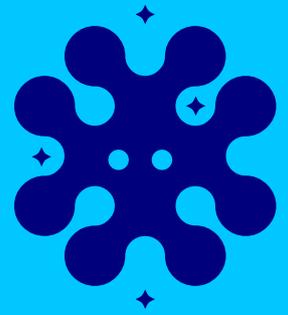
Comment pouvez-vous aller plus loin ?

Nous souhaiterions faire un laboratoire aux Salins pour essayer de mettre en place un service public de mobilité. On est en train d'analyser la provenance de nos publics, quartier par quartier, sur le territoire de Martigues. On voudrait isoler des points de provenance pour créer des lieux de ralliement et construire des itinéraires de navettes. On prendrait en charge une partie des coûts, mais il faudrait qu'on soit aidés. On a une petite idée du budget, parce qu'on a déjà 4 à 5 navettes en provenance de Marseille par saison sur certains spectacles. Ce service de navette aurait 5 arrêts où les gens pourraient éventuellement garer leur voiture. Il faudrait le systématiser à toute représentation. L'enjeu sera de ne pas perdre l'aspect convivial de notre petite restauration et de proposer des horaires adéquats.

Ce genre d'expérience pourrait être élargi à d'autres types d'activités comme le stade de foot qui est à côté du théâtre et avec qui on pourrait mutualiser les navettes et réduire les coûts. Nous devons nous rencontrer prochainement. Les élus trouvent l'idée intéressante.

Méthodologie

Mesurer pour décarboner / Part 2 Institut musical de formation professionnelle



***Véronique Le Marchand** est administratrice au sein de l'IMFP, Institut Musical de Formation Professionnelle à Salon-de-Provence et a suivi l'accompagnement Impact Carbone, le parcours d'accompagnement à la mise en place d'un plan d'action pour réduire les gaz à effet de serre proposé par Arsud.*

Qu'attendiez-vous de ce bilan carbone ?

Une première attente, c'était la motivation. Même si je suis écologiquement convaincue que nous devons tous réduire notre empreinte carbone, il y a beaucoup d'urgences dans le quotidien de travail des structures comme la nôtre. Le bilan carbone nous a permis de vraiment nous y atteler. C'était un projet qu'on avait depuis déjà pas mal de temps.

Vous êtes responsable administratrice et financière, pourquoi avez-vous placé l'accompagnement à ce niveau-là, dans votre structure ?

Je suis administratrice et j'ai plusieurs casquettes. Je suis aussi responsable de la démarche qualité et du développement durable. A l'époque du programme « 100 lieux de formation exemplaires » proposé par la Région Sud, nous avons engagé une démarche qualité et avons obtenu la labellisation régionale pour notre fonctionnement et nos formations. Cette démarche comprenait un axe développement durable, nous étions donc déjà sensibilisés.

Le bilan carbone montre qu'il y a des subtilités dans l'interprétation des chiffres que l'on recueille et dans leur prise en compte. Cela est très complexe et demande une connaissance des tenants et aboutissants de chacune des rubriques. Je voulais un peu plus me les approprier et être accompagnée pour cela.

Comment s'est déroulé le parcours d'accompagnement ?

Être accompagné aux côtés d'autres structures a beaucoup compté. Il y a des remarques qui font avancer. Le questionnement de chacun nous fait nous interroger à notre tour.

L'outil proposé était plutôt facile d'utilisation, assez convivial. C'est la recherche des données qui a été plus complexe. Il a fallu aller à la pêche aux informations et faire preuve d'un minimum d'appréciation sensible. Cet accompagnement nous a amenés à mieux comprendre les tenants et les aboutissants pour procéder à une récolte de données en toute conscience.

Quels sont les principaux enseignements que vous avez tirés, quelles ont été les surprises ?

La première surprise a été que nous ne soyons pas plus nombreux à suivre ce parcours. Il y a quelque chose qui m'échappe... peut-être est-ce dû à un manque de prise de conscience. Pourtant, par l'intermédiaire de notre syndicat (le SMA, syndicat des musiques actuelles), il est beaucoup question de développement durable, j'ai été étonnée qu'aussi peu de structures profitent de cette occasion non pas pour devenir autonome, mais pour avoir une vision plus pertinente sur cette démarche.

Sur les résultats, il n'y a pas eu vraiment de surprise. On s'attendait à une problématique de mobilité des stagiaires, qui viennent de toute la région. Notre spécificité est de créer des emplois du temps individualisés pour nos apprenants. Il est donc difficile de covoiturer avec des horaires décalés ou d'utiliser les transports en commun.

On ne peut pas véritablement savoir ce que les 220 stagiaires utilisent comme moyen de transport chaque semaine. Il fallait essayer de faire une appréciation la plus fine possible. C'était la partie la plus délicate. Mais l'outil en soi propose une approche empirique qui nous donne un point de départ pour quantifier et qualifier les actions à mettre en place et en assurer le suivi.

Quelles sont les principales actions que vous avez réussi à mettre en place ?

Nous avons développé un process pour faire une analyse réelle de la situation en termes de mobilité. Elle est tenue à jour avec un tableau de mobilités.

On a proposé à nos stagiaires la prise en charge d'une partie de l'abonnement Zou.

Nous remboursons intégralement à nos salariés les déplacements en transports en commun et l'un de nos enseignants qui habite Aix ne prend maintenant plus que le bus.

Nous avons pris contact avec une plateforme de covoiturage que l'on intégrera au nouveau site web. Nous sommes en pleine réécriture de notre application de gestion administrative des formations, dont une partie est en consultation directe par les stagiaires et les enseignants, nous y ferons aussi un lien vers la plateforme de covoiturage.

Nous avons également installé un parc à vélo et 2 vélos ont été mis à disposition par des stagiaires. C'est un début.

Pour l'alimentation, nous ne disposons pas d'offre de restauration sur place, mais un stagiaire propose 2 à 3 fois par semaine des menus wraps avec des produits locaux soigneusement sélectionnés et cela fonctionne plutôt bien.

Quelle a été l'incidence du bilan carbone sur les équipes ?

Il n'y a pas eu un enthousiasme dévastateur autour de cette démarche, certainement dû en partie au manque de temps. La sensibilisation à l'échelle individuelle existe, mais la sensibilisation autour du projet a été un peu juste.

Vous faites un bilan comptable, un bilan social, allez-vous désormais faire un bilan environnemental ?

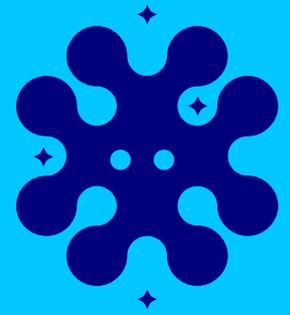
La comptabilité des critères extra-financiers est encore à l'état de projet mais il faudrait vraiment que nous la mettions en place. Cela éclairerait notre projection vers l'avenir.

Méthodologie

Mesurer pour décarboner / Part 3

Orchestre national

Avignon Provence



Alexis Labat, Isabelle Monnier et Pauline Chapeland sont respectivement Directeur, cheffe comptable et chargée de communication et des relations publiques à l'ONAP, Orchestre national Avignon-Provence

Vous avez suivi le parcours Impact Carbone, quelles étaient vos attentes ?

La première intention était de mieux connaître ce dont nous allions parler et par là même, bien connaître notre activité en termes d'impact carbone. Nous souhaitions réaliser un bilan carbone pour nous situer par rapport à d'autres structures et voir comment nous pouvions réagir, adapter et changer nos habitudes à certains endroits, mais nous ne comprenions pas trop ce que cela engloberait, comment nous allions le calculer, ce que cela engagerait.

Que reprenez-vous de cet accompagnement ?

L'accompagnement nous a apporté d'autres choses que des connaissances chiffrées, il était efficace sur la partie sensibilisation et nous a permis de vérifier ce qui était pris en compte dans une démarche d'identification de l'impact. Il était intéressant de comprendre pourquoi certaines données ont été retenues et pas d'autres. Nous avons parfois été surpris par l'absence de certains indicateurs dans le bilan, comme l'amortissement ou les démarches de valorisation en quantité... Nous avons constaté que pour certains aspects, nous n'allions peut-être pas assez loin et que sur d'autres, nous avons peu de moyen d'action et de valorisation.

Qu'avez-vous pensé des temps collectifs qui rythmaient le parcours d'accompagnement ?

C'est intéressant de découvrir les activités et l'ensemble des sujets liés à nos émissions, dans un écosystème. C'est exaltant aussi de pouvoir réfléchir à plusieurs et d'échanger sur nos pratiques qui sont finalement assez proches. Nous aimerions d'ailleurs pouvoir continuer d'échanger sur nos pratiques à l'avenir.

Avez-vous déjà mis en place des actions à la suite de cet accompagnement ?

Cet accompagnement a permis d'objectiver nos intuitions grâce à des résultats probants sur lesquels nous avons pu commencer à travailler.

L'écologie a été posée en axe de développement des activités de l'orchestre. L'idée est d'aller sur le territoire régional plutôt que de rester à Avignon, pour être au plus près des habitants.

C'est plus pertinent pour les orchestres nationaux en régions de se déplacer au plus près des publics, les missions sont claires sur la diffusion territoriale. Nous sommes dans le « mieux produire, mieux diffuser » depuis très longtemps.

Pauline, Référente écologie au sein de l'orchestre, travaille avec Mobil'Ethic, une entreprise avignonnaise, pour réfléchir à nos pratiques en termes de transport, sur la conduite écologique, la réparation de vélos. Nous travaillons aussi sur l'accessibilité au bus mis à disposition des musiciens, pour qu'ils se rendent sur les lieux de concert et nous allons organiser une fresque des transports en interne.

Sur la mobilité de nos publics, nous misons essentiellement sur la pédagogie. Nous les informons

des différentes manières de venir à l'opéra sur nos pages concerts. Nous avons mis une page développement durable sur notre site internet et dans la plaquette de saison.

Cela vous a-t-il permis d'ouvrir les discussions avec vos partenaires ?

Tout à fait. Nous sommes en discussion avec le Grand Avignon, pour implanter des bornes de recharge pour véhicules électriques et augmenter le nombre d'abris à vélo sur le parking de la Maison de l'Orchestre. La discussion porte également sur l'aménagement de nos locaux et des espaces communs.

Aussi, le dialogue est engagé avec l'opéra sur la problématique de l'énergie, des relations publiques et de la communication.

Comment a réagi votre conseil d'administration ?

Pour la première fois, nous avons présenté le projet de transition écologique de l'orchestre au conseil d'administration qui a réagi de façon très positive. Nous avons travaillé sur un document pour expliquer pourquoi nous avons commencé et là où nous essayons d'aller. La plupart des élus étaient très intéressés et d'autres complètement mobilisés sur ces enjeux. Certains nous ont même proposé d'essayer de mettre en place un système de navette entre le Luberon et Avignon. Tous et toutes valident le fait que nous soyons « moteur » sur ce sujet.

Du côté des équipes en interne, les lignes ont-elles bougé ?

Nous communiquons le plus possible pour que tout le monde soit au courant des avancées. Nous avons diffusé le document réalisé pour le conseil d'administration et nous communiquons régulièrement dans notre newsletter interne.

Dans l'orchestre, de nombreux salariés viennent à vélo. Nous travaillons aussi à ce que davantage de musiciens prennent le bus pour se rendre sur les lieux de concert. La prochaine étape sera le compost.

Notre objectif est de former au mieux les équipes artistique, administrative et technique aux enjeux climatiques. Nous leur proposons diverses formations et ateliers : fresque de la culture, sensibilisation à l'écologie, devenir éco-ambassadeurs ... qui devrait se déployer lors de l'été 2024.

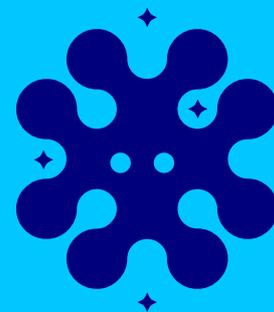
Qu'est-ce que la mise en place de cet outil de suivi change dans votre gestion au quotidien ?

L'outil est plutôt complexe à prendre en main. Il demande un retraitement des données comptables, c'est une nouvelle façon d'enregistrer les données pour les retrouver plus facilement.

Quand nous aurons fini les comptes cette année, nous ferons une mise à jour avec les données de notre nouvelle programmation. Nous n'aurons plus une lecture unique d'un chiffre, mais une mise en perspective avec notre activité.

Méthodologie

Se transformer avec méthode Ballet Preljocaj



Benoît Voituriez est l'administrateur général du Ballet Preljocaj qui a lancé, en 2023, un plan d'action pour développer l'éco-responsabilité au sein du ballet.

Pouvez-vous nous en dire plus ?

Nous voulions traiter cette problématique, mais ne savions pas comment l'aborder. L'activité du ballet repose majoritairement sur les tournées : plus de 120 dates par an en France et beaucoup à l'international avec des équipes nombreuses. A priori, cela induit pas mal de handicaps sur ce sujet de l'éco-responsabilité et ça interroge quelque chose d'essentiel qui est l'économie de la structure. Donc si on ne prend pas les choses avec méthode, on casse l'outil très rapidement. Monique Barbaroux (vice-présidente du ballet), qui était référente au ministère de la Culture sur ces questions, nous a grandement aidés à structurer notre démarche.

Quelle méthodologie avez-vous privilégiée ?

On s'est orienté vers un appui conseil RSE avec l'Afdas. Comme nous étions déjà bien avancés - du fait de notre rapport avec nos danseurs permanents - sur l'insertion professionnelle, la formation, la reconversion, la santé, l'accompagnement a été axé en priorité sur les questions environnementales. Ipama et Laurence Perillat nous ont accompagnés. Laurence avait déjà travaillé avec des structures aixoises comme le Grand Théâtre de Provence ou le Festival d'art lyrique, elle connaissait donc bien l'écosystème local et ses parties prenantes.

Nous avons organisé 3 temps collectifs avec 30-35 personnes sur un effectif de 60 permanents : toute personne intéressée – quel que soit son poste ou son métier – et des personnes clefs sur le sujet par leur fonction au sein du ballet.

En 5 mois (de février à juillet 2023), nous avons formalisé avec l'ensemble des équipes un plan d'action en 40 points qui implique à la fois la gouvernance, le conseil d'administration, ainsi que les différents secteurs. Il y est question des productions et des tournées, de la communication et de la gestion quotidienne de la structure avec les déchets, les bonnes pratiques...

Comment cette démarche a-t-elle été perçue par vos équipes ?

On a pu observer des effets de génération : les plus jeunes s'intéressent de façon naturelle et légitime à ces sujets. Pour certains métiers, une remise en cause de leur fonctionnement et une inquiétude sur les conséquences des changements à mettre en œuvre se sont révélées. Mais finalement un mouvement assez collectif s'est mis en place.

Comment avez-vous procédé pour lever les freins, remettre les enjeux à leur juste place et dans une perspective incitative ?

Un élément important dans l'analyse a été de repérer et prendre appui sur nos pratiques vertueuses. De se dire qu'on ne part pas de zéro et s'appuyer sur l'existant permet de mettre un peu moins de pression, même si on se rend compte qu'on est confronté à des réalités. Je pense notamment à l'action culturelle que nous menons dans un rayon d'1h30 autour d'Aix et qui permet de faire intervenir des danseurs dans la journée sans entrer dans une logique de tournée.

Idem pour la communication. Depuis 2 ans on a remplacé la plaquette de saison un peu prestigieuse sur papier glacé par des documents plus légers, et pour aller plus loin on est passé aux QR codes pour les feuilles de salle.

Néanmoins, il est important de prendre conscience que l'on n'est pas seuls et qu'il y a des parties prenantes à chaque étape, que ce soit sur la diffusion avec la question du rapport au lieu, les freins à la mise en place de tournées régionales qui restent encore considérables sur la question de l'exclusivité... Réaliser qu'on ne peut pas avancer seul, qu'on fait partie d'un écosystème quel que soit le champ d'activité, c'est aussi un travail collectif.

Dans ce plan d'action, vous avez notamment élaboré un plan de formation. Sur quoi porte-t-il ?

Nous avons bénéficié du plan « agir en faveur de la transition écologique » de l'Afdas pour un panel de formations qui se mettent en place au premier semestre 2024. Un module sur « les gestes écoresponsables » s'adresse à la fois aux personnels assez éloignés de ces problématiques et aux décisionnaires sur la gestion quotidienne du lieu. Un autre module concerne la « communication responsable ». Une formation « faire le reporting de ses actions RSE » implique de façon transversale les services communication, production et administration... Enfin, un module porte sur comment « intégrer le développement durable dans sa pratique managériale » à destination des responsables de service.

Dans un second temps, on sollicitera un autre appui conseil sur la gestion du numérique dans sa globalité. On utilise beaucoup de logiciels de planning, de logiciels techniques, et le numérique impacte également la communication. Pour cela, nous avons besoin d'un regard davantage expert dans ce domaine.

Comme évoqué plus haut, l'économie du ballet repose sur les tournées. S'il s'agit de repenser comment tourner, quel travail avez-vous initié en ce sens ?

L'objet n'est pas de dire qu'il ne faut que des solos pour tourner dans le futur, mais que de tourner avec des effectifs importants a encore un sens. Quelle véritable réflexion, quel sens donner à ces tournées, dans quel équilibre à la fois économique et environnemental ?

Nous avons contacté David Irle, éco-conseiller dans Le bureau des acclimatations. Il ne s'était pas encore penché sur la question des tournées à effectif conséquent et ça l'intéressait. Sa proposition n'est cependant pas de proposer un accompagnement individuel au Ballet, mais de modéliser l'évolution nécessaire de l'économie des structures porteuses de tournées importantes. Faire en sorte que l'un des axes de cette étude dépasse notre propre cas et puisse servir à d'autres.

L'idée est donc de regrouper 3 structures pour mener une étude spécifique pour concevoir les tournées de spectacle vivant à effectif de 20 à 35 personnes. Cet accompagnement concernerait le ballet Preljocaj, le ballet Malandain de Biarritz et l'ensemble Correspondances, qui fait déjà des tournées à vélo.

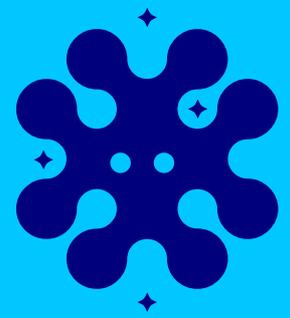
Ce qui nous satisfait dans une telle démarche, c'est que cette étude dépasse notre propre cas et peut servir à d'autres prescripteurs de tous ces enjeux, à modéliser des pratiques et à intégrer qu'il ne s'agit pas de renoncer à tourner, mais de tourner autrement. En fait il s'agit de « desserrer la contrainte » car nous sommes sur un modèle économique où certaines dates sont acceptées dans le cadre d'une contrainte de résultat. Comment alors ne pas tomber dans de l'enchaînement de tournées sans véritable réflexion sur ce qu'est une tournée ?

Voilà où nous en sommes. Il est vrai que nous avons un peu voulu faire un pas de côté et vraiment partir de notre spécificité économique pour, déjà, la protéger, ou en tout cas pour maîtriser son évolution.

Méthodologie

Avoir un référent RSE

Le ZEF, scène nationale



Catherine Verrier est responsable de mission pluralité culturelle et développement durable du ZEF, scène nationale de Marseille. Elle occupe un poste foncièrement transversal dans un établissement qui regroupe deux lieux distincts.

Comment votre poste a-t-il été mis en place ?

Le Zef est né de la fusion entre la Gare Franche et la scène national du Merlan. Depuis la création du lieu dédié à la résidence d'artistes, nous travaillons activement à notre implantation territoriale, ainsi, nous avons au côté du MRU, participé à l'aménagement du territoire. Une circulation intra-muros, ouverte quotidiennement, permet aux habitants du Plan d'Aou de traverser les jardins de la Gare Franche pour se rendre au noyau villageois de Saint-Antoine, et de croiser en toute simplicité les artistes en résidence. A la demande des habitants, nous investissons des espaces délaissés, propriété de la ville de Marseille, pour y implanter des parcelles de jardins individuelles et plus récemment une parcelle collective avec un poulailler une aire de compostage et un espace convivial avec four à pain et tables. Cette parcelle fait l'objet de réunion de pilotage pour un usage partagé avec les acteurs du territoire.

Durant les deux années qu'a duré le travail sur la fusion, nous avons été accompagnés par Hélène Cancel (ancienne directrice du Bateau Feu à Dunkerque) : avec elle nous avons eu la possibilité de partager les forces des deux projets et les identités de chacune des équipes. L'organigramme a été pensé en conformité avec ces deux éléments. C'est dans ce contexte qu'est né mon poste. Cela permettait de poursuivre et de développer les projets autour des enjeux sociaux et environnementaux initiés à la Gare Franche.

Comment avez-vous construit le poste que vous occupez actuellement ?

J'occupe ce poste depuis 2019. Pour le construire, je me suis rapproché de la Commission environnement de Marsea. J'ai également participé aux Labo Pro Ecolo d'Arsud et très vite, je me suis dit qu'il fallait que je me fasse accompagner. Nous avons sollicité Emmanuel Delannoy de Pikaïa, avec qui, pendant un an, en séances individuelles, en petits groupes et même avec toute l'équipe, nous nous sommes projetés en 2030. Ce sont ces accompagnements qui m'ont permis d'écrire le plan d'action RSE du ZEF.

Sur l'écologie, il y avait déjà beaucoup de projets initiés. Le théâtre du Merlan, sous l'impulsion de la directrice Francesca Poloniato et la Gare Franche avaient un ADN commun : des projets de territoire et des actions d'éducation culturelle et artistique avec les habitants. Au ZEF nous déployons un programme d'animation culturelle « cuisine et jardin » piloté par 2 personnes de l'équipe. Il est souvent plus facile de passer la porte d'un théâtre pour participer à des ateliers cuisine ou jardin. La scène nationale devient alors un lieu ouvert à un plus grand nombre, l'activité se déploie dans des salles de spectacle ou de répétitions à la cuisine ou au jardin.

Quelle est votre place au sein de la gouvernance de la scène nationale ?

Dans l'organigramme, mon poste est un gouvernail. Mes missions sont transversales à toutes les équipes. Je pilote tous les projets en collaboration avec les personnes qui ont les expertises.

Vous avez commencé par travailler la question des déchets ?

Nous travaillons avec Paprec et Lemon Tri et avons, à différents endroits du site, installé des plateformes de tri sur lesquelles nous recyclons le verre, les canettes, les boîtes de conserve, les bouteilles en plastique, le papier, petit carton, le gros carton et les mégots. La mise en place a été un peu longue, car cela demandait aux salariés de changer leurs habitudes - prendre sa poubelle et aller aux plateformes de tri - et également un peu plus de travail à l'agent d'entretien. Mais trier à la source permet à notre prestataire d'éviter de passer les déchets sur un tapis roulant - où les pertes sont relativement importantes - et d'aller directement en usine de recyclage, d'où une économie !

Concernant le compostage, il est en place depuis longtemps dans les jardins de la Gare Franche. La question se pose donc encore d'installer un composteur sur le site du Merlan ou d'acheminer les déchets organiques d'un site à l'autre. Aussi nous avons mis en place une formation de notre animateur jardin qui a obtenu le titre de maître-composteur.

Vous travaillez aussi sur l'alimentation ?

Notre maîtresse de maison, cuisine pour les artistes et anime des ateliers avec les habitants, en collaboration avec les jardiniers. Avec l'école maternelle du plan d'Aou, nous avons par exemple développé le programme : « Du jardin à l'assiette ». Les enfants viennent cinq fois par an pour planter, récolter, cuisiner et manger. Cet endroit d'interconnaissance permet de travailler à la transformation des pratiques des habitants. L'alimentation que nous proposons n'est pas 100 % bio car nous privilégions l'approvisionnement local.

Et le numérique ?

Pour le numérique, la communication et le système d'information, nous avons suivi une formation collectivement, avec le directeur du bâtiment - qui s'occupe du matériel et de la téléphonie - et le service communication. Nous lançons un chantier au mois de juin 2024 pour établir un vrai plan d'action évalué et suivi, qui permettra de faire évoluer nos actions en fonction d'indicateurs et de critères tangibles.

Vous développez également des propositions culturelles sur le thème de l'environnement ?

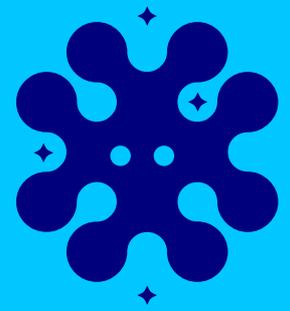
Oui, tout à fait, nous avons créé « Nature et Bien commun », une proposition qui a pour objectif de faire redécouvrir les paysages, les espaces publics pour en prendre soin, se les réapproprier et qu'ils deviennent des biens communs. Ce temps focus regroupe une trentaine de partenaires issus des champs sociaux, culturels, éducatifs, scientifiques, philosophiques et acteurs de l'agriculture urbaine. Nous proposons des actions autour de l'environnement et du paysage à travers des spectacles, des conférences, de la cuisine, des balades, des visites... Cette année, il y a également une foire aux initiatives lors de laquelle les partenaires de ce temps fort proposent des ateliers.

Avez-vous d'autres chantiers en cours ?

Oui, nous travaillons à la rénovation de la bastide. Pour cela, nous avons écoconditionné nos appels d'offres et avons fait le choix de matériaux locaux et biosourcés (quand leur prix est raisonnable). Et avec l'administrateur, nous sommes en cours d'élaboration d'un document de procédure d'achat : une grille qui permet d'entrer par fournisseur ou par produit et qui propose des filtres afin de qualifier les produits : bio, locaux France ou Europe, labellisés.

Méthodologie

Sensibiliser avec une Fresque Festival international d'art lyrique d'Aix-en-Provence



Céline Guingand, référente RSE RSO pour le Festival d'Aix-en-Provence, partage son expérience d'animatrice de la fresque du climat. Organiser une fresque du climat à son échelle peut être un bon point de départ pour rassembler son équipe autour d'un objectif collectif vers la transition écologique de sa structure.

Vous avez organisé “une fresque du climat” pour sensibiliser l'ensemble des équipes à l'enjeu environnemental. Comment est née cette idée, quels étaient les objectifs ?

Cette démarche est née de notre ambition d'engager l'ensemble des équipes sur les enjeux environnementaux. Afin qu'une stratégie RSO soit opérante, il nous semblait indispensable que les parties prenantes internes soient associées au maximum. Nous animions déjà des groupes internes de réflexion thématique sur les enjeux d'égalité, de diversité et d'environnement. C'est dans cette continuité que la Fresque du Climat nous est apparue très adaptée.

Comment l'avez-vous mise en œuvre ?

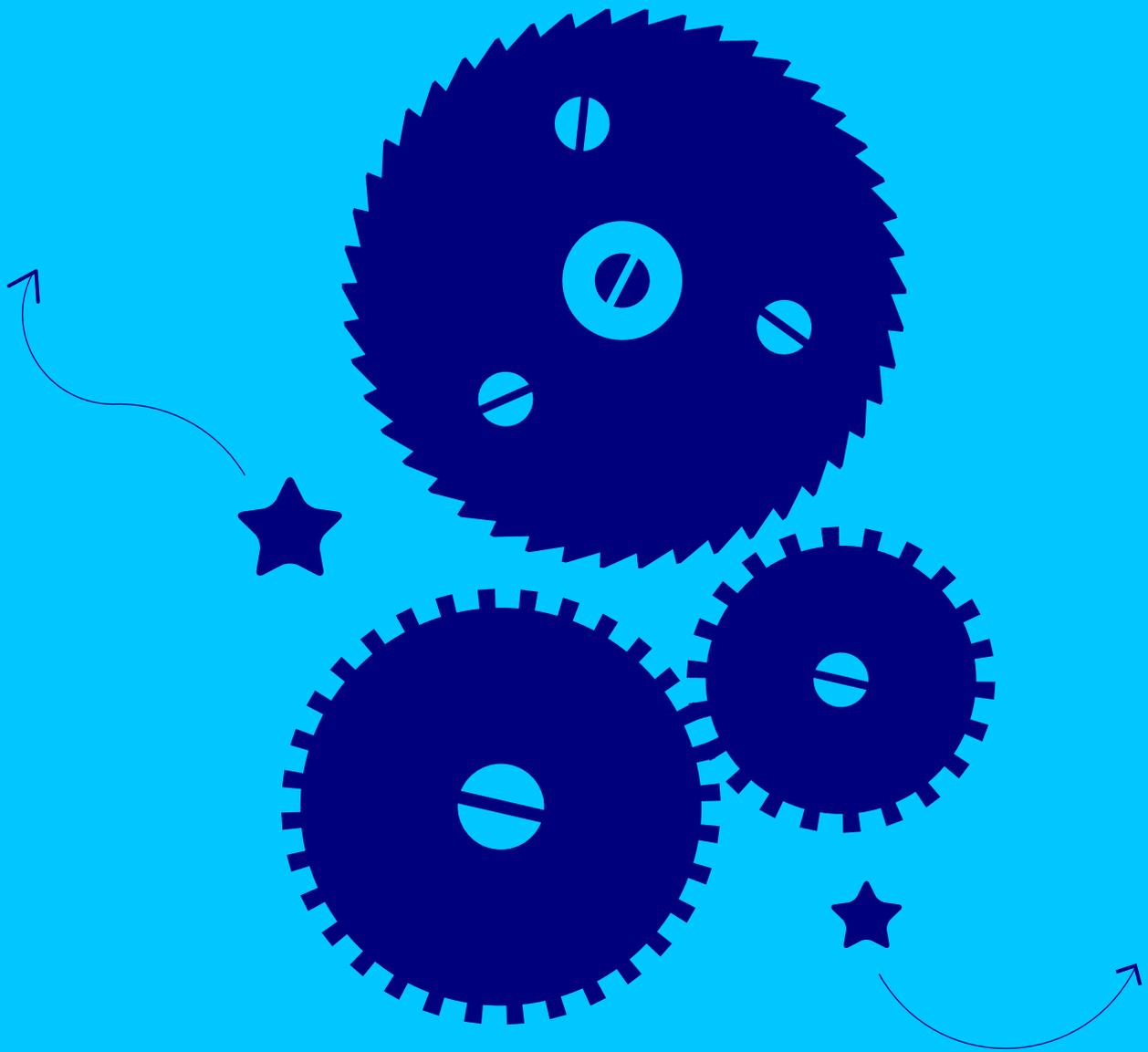
J'ai suivi une formation de 7 heures en ligne animée par l'association de la Fresque du Climat. Nous avons ensuite déterminé la temporalité, les dates et lieux adaptés puis préparé les besoins logistiques. Nous avons relayé cette démarche auprès des équipes via notre newsletter RSO mensuelle ainsi que par un affichage dédié et d'échanges plus informels. Une fois les groupes constitués, j'ai animé 3 fresques sur les 3 sites de notre organisation. Au total une quarantaine de salariés y ont participé.

Quels sont les effets observables aujourd'hui ?

Ces ateliers nous ont permis d'interroger les participants sur les solutions qui pouvaient être déployées à l'échelle du Festival. Grâce à leurs connaissances spécifiques de l'organisation et de leurs métiers, ils ont proposé plus de 80 pistes d'actions à mener que nous avons rassemblées, sous plusieurs thématiques, dans un document unique. Cette matière va constituer la base de notre plan d'action pour la réduction de notre impact environnemental. En plus de prendre part à la stratégie RSO, les équipes ont eu accès à une prise de conscience éclairée et ludique à la fois ; qui leur a permis de se rassembler et d'échanger de façon transversale et atypique sur un sujet qui préoccupe beaucoup d'entre eux.

Quelles seraient vos recommandations pour une structure qui envisage d'organiser, elle aussi, une fresque pour son équipe ?

Il est nécessaire de bien expliquer en amont en quoi consiste l'atelier. Le sujet peut faire « peur ». En revanche, l'aspect collaboratif et ludique de la Fresque permet une approche plus légère. L'animation d'une fresque au sein des équipes doit pouvoir nourrir le projet de la structure ; les participants doivent donc pouvoir se questionner et se positionner sur des engagements à l'échelle de l'organisation. Il est également très important de prendre du temps sur la partie « prospectives/solutions » de l'atelier pour ne pas laisser les participants avec un sentiment de découragement, face aux constats posés pendant la séance.

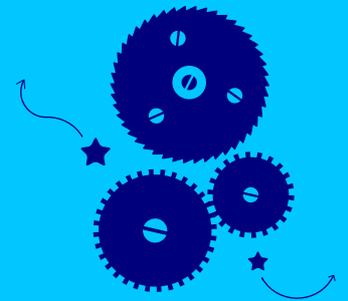


**Circulation des
professionnels et des œuvres**

Circulation des professionnels et des oeuvres

Une tournée à vélo

Compagnie Le pas de l'oiseau



Cécilia Chaume-Eyraud est en charge de la diffusion pour la compagnie Le pas de l'oiseau, qui a initié, en 2023, une tournée à vélo. Elle partage cette expérience, les contraintes à prendre en compte et ce que cela a changé dans la pratique de son métier.

D'où est née cette idée ?

La compagnie du Pas de l'Oiseau porte depuis longtemps une réflexion sur l'impact écologique de ses tournées et Laurent, son comédien, est un passionné de vélo. Il a donc proposé d'allier sa passion aux enjeux de la structure en proposant cette tournée à vélo justement.

L'idée a donc été d'adapter la pièce « Le jour se lève encore » afin qu'elle puisse être transportée sur un seul vélo sans assistance électrique.

Quelles contraintes avez-vous dû prendre en compte ?

Choisir le vélo comme moyen de transport pour une tournée théâtrale pose un cadre radical à la diffusion du spectacle. L'itinéraire de la tournée est imposé par un parcours forcément linéaire et avec un maximum de 50 km entre chaque étape. Nous avons tout d'abord appelé les structures que nous connaissions sur ce chemin afin de les tester sur le concept et de savoir si elles pouvaient nous accueillir à telle date.

Un autre point difficile a été l'adaptation de la création au mode de transport. Il y a eu un vrai débat dans l'équipe sur la qualité du spectacle et nous ne voulions pas vendre un spectacle au rabais. Il a été beaucoup question de la lumière. Le technicien ne voulant pas faire la tournée à vélo, c'est un poste auquel nous avons dû renoncer.

Nous avons dû revoir à la baisse le montant des contrats de cession à la fois parce que le spectacle est proposé sans sa création lumière, mais également en raison du réseau de diffuseurs : variés et de taille différente.

Qu'est-ce que cela a changé dans vos pratiques ?

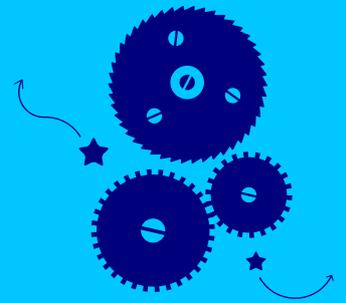
La vraie difficulté a été d'imposer une date à un programmateur. C'est totalement à l'inverse du travail d'une chargée de diffusion. Finalement, le concept est suffisamment radical pour interloquer les programmeurs et les tenter. Il a également fallu adapter les frais kilométriques en demandant une « indemnité kilométrique vélo », certes petite, mais correspondant au coût d'usage du vélo.

D'autre part, le temps consacré au travail de diffusion a été considérablement allongé. Nous avons sollicité le technicien lumière pour participer à l'organisation et donc prévoir une rémunération de quelques heures.

Ces 50 km impliquent également de travailler avec des structures très différentes, depuis des scènes conventionnées jusqu'à des tiers-lieux. Cela implique, pour l'artiste, un véritable travail d'adaptabilité et d'ajustement de l'œuvre d'un jour à l'autre, en fonction des espaces et conditions de représentation.

Circulation des professionnels et des oeuvres

Mieux tourner
Compagnie Libertivore



Fanny Soriano, co-créatrice de la compagnie Libertivore revient sur les difficultés rencontrées pour faire circuler les œuvres et les artistes, en France et à l'international. Quelles contradictions existent entre des normes de plus en plus strictes et les besoins des artistes voulant privilégier les transports en commun ? Comment tourner et inscrire un projet artistique dans un temps un peu plus long ?

Pour vos spectacles vous privilégiez des scénographies plutôt minimalistes ?

Le décor/agrès de mon premier spectacle « Hêtre » est une simple branche d'arbre d'1m90, assez légère. Je travaille et voyage avec depuis 20 ans. Avant, cela ne me posait aucun problème, je la prenais à la main, comme ma valise. Maintenant, les formats de bagages autorisés sont de plus en plus restrictifs. Il est déjà arrivé que la branche ne réponde pas aux normes de la SNCF ou des compagnies aériennes. Malgré son faible poids je ne peux même pas réserver un siège pour elle.

Il y a un peu plus de souplesse avec les instruments de musique, alors je dis parfois que c'est un didgeridoo. J'emballer la branche dans une belle housse en velours rouge. Je prends aussi des flyers et fais de la pédagogie. Parfois ça passe, certains contrôleurs sont plus conciliants. C'est un non-sens écologique total d'être obligé de la transporter en voiture plutôt qu'en train.

Depuis, nous avons fabriqué une fausse branche démontable, pour voyager en avion facilement. Mais ce n'est pas du tout la même chose esthétiquement, donc je privilégie la vraie branche autant que possible.

Pour « Phasmes », vous ne transportez aucun décor, c'est bien cela ?

Non, nous n'avons même pas de décor. La meilleure façon de jouer « Phasmes », c'est en extérieur. Nous demandons juste aux programmeurs d'acheter des sacs de liège expansé, un matériau utilisé en écoconstruction et fabriqué au Portugal. Nous jetons ce liège dans l'herbe et cela devient praticable pour les acrobates. C'est poussiéreux, ça ressemble à de la terre et recouvre le corps des artistes au fil du spectacle. C'est intéressant scénographiquement. À la fin, le liège est récupéré. J'aimerais qu'il soit donné à des personnes qui en ont besoin ou être sûre qu'il soit vraiment réutilisé. Ceci-dit, étant mélangé à des brins d'herbe, je ne sais pas à quel point il peut être réemployé.

Si on ne peut pas jouer dehors, il faut apporter des tatamis en salle. C'est dommage de les transporter sur des kilomètres alors qu'il y en a souvent quelque part autour du lieu où on va jouer. Aujourd'hui j'insiste pour trouver la ressource sur place.

Il faudrait une liste des structures, compagnies en France à qui on pourrait louer des tatamis, des gradins... Ça pourrait faire partie du cahier des charges des lieux et réduirait les coûts de tout le monde, avec un vrai bénéfice écologique.

Dans vos tournées, comment conciliez-vous le fait d'aller à l'international et le besoin de rationaliser vos déplacements ?

Avant le COVID, la compagnie a grandi très vite. Beaucoup d'opportunités de jouer à l'international se sont présentées et à l'étranger, les choses se font plutôt à la dernière minute. Par conséquent, organiser des tournées cohérentes et rester longtemps est très compliqué. Nous avons donc pris le parti de choisir un continent par an.

En 2019, nous avons tourné 3 semaines dans 5 pays d'Amérique latine, avec aussi des workshops. Nous avons tout organisé en un mois et demi.

En 2020, nous devions tourner 2 mois et demi en Asie : Chine, Taiwan, Corée, Japon et Cambodge, dont l'une des artistes est originaire. C'était une date sèche mais cela lui aurait permis de rester 3 semaines dans sa famille. Hélas le COVID a tout annulé.

En 2021, nous avons une petite tournée en Amérique du Nord avec 3 spectacles dont un plus gros, « Fractales », qui ne tourne pas en avion. Toujours est-il qu'entre le COVID et les difficultés d'organisation, nous avons bien déchanté. Même l'équipe administrative est fatiguée des tournées internationales.

En 2022, nous sommes quand même allés 3 semaines au Japon et en Corée. Nous en avons profité pour visiter, donner des workshops, afin que cela ait un peu plus de sens que de juste jouer notre spectacle et repartir.

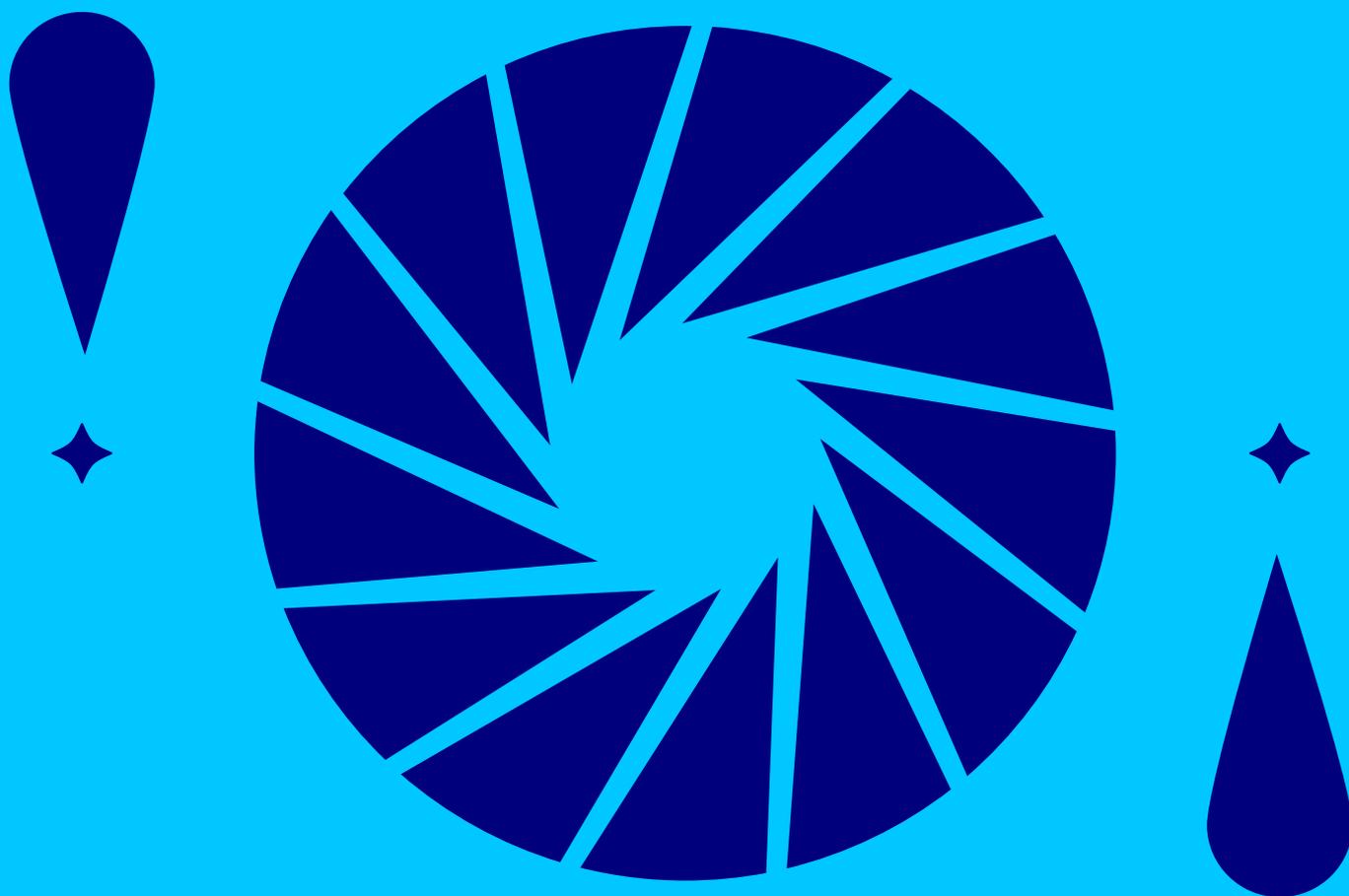
Cette année, nous allons en Roumanie, en train, et avons refusé d'aller jouer en Espagne juste après car cela n'aurait eu aucun sens écologique.

Donc quand vous vous déplacez, ce n'est pas pour un unique spectacle. Vous profitez d'être sur place pour proposer d'autres formes ?

Oui, tout à fait. Nous avons plein de formats de workshops possibles, qui vont des maternelles aux pros du cirque ou de la danse. Cela montre que nos pratiques sont accessibles à tous, selon comment on se positionne. Nous avons aussi un projet photo qui s'appelle « Apparitions », que nous proposons à tous les lieux dans lesquels nous allons jouer. Nous essayons de collaborer avec des photographes locaux et d'axer ce travail sur le corps dans le paysage : souvent des sites naturels, parfois des espaces urbains. Ce projet invite à la rencontre avec quelqu'un qui nous fait découvrir sa région, son pays. Nous pouvons aussi le proposer à des groupes, aux classes ou en atelier pédagogique. Il est apprécié pour son côté ludique, un peu transversal entre arts plastiques et sport/cirque.

Qu'est-ce que le changement climatique a changé dans vos négociations avec les programmeurs ?

Nous avons ajouté à nos contrats de cession une clause disant que nous ne jouons pas au-delà de 32° C. Je suis parfois obligée de faire de la pédagogie pour expliquer aux diffuseurs que je protège les artistes. Nous les incitons à nous faire jouer à des horaires appropriés, dans de bonnes conditions, ou à prévoir des solutions de repli. Ça existe bien en cas de pluie, les lieux nous paient même s'il pleut, car ils sont couverts par les assurances. Les mêmes conditions devraient exister en cas de fortes chaleurs ou de canicule.

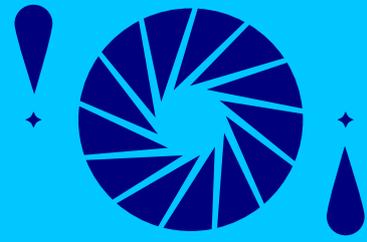


**Réduction des consommations
d'énergie et d'eau**

Réduction des consommations d'énergie et d'eau

Calibrer ses consommations

Festival Le Bon Air



***Aurélie Berducat**, direction communication et développement, revient sur les nouvelles pratiques de rationalisation de la consommation électrique lors des deux dernières éditions du festival « Le Bon Air ». Un témoignage croisé de Bi:Pôle - So Watt?!, Marseille.*

Vous vous êtes lancé en 2022 dans un plan de réduction de vos consommations en énergie. Pouvez-vous nous dire quel est votre objectif final ?

Aurélie Berducat : Ce qu'on a en tête c'est imposer, dès la phase de négociation, des fiches techniques aux artistes : leur mettre à disposition une certaine quantité d'énergie pour jouer, les sensibiliser sur le type de matériel qu'ils demandent en backline, ne pas être gourmand en light et en scénographie. C'est bien sûr toujours plus facile d'imposer ce genre de mesure à la scène locale qu'à des têtes d'affiches. Néanmoins on remarque que les artistes que l'on programme sont assez réceptifs et ont aussi envie de faire leur petite part.

Quel a été votre premier pas dans ce plan d'action ?

Aurélie Berducat : pour l'édition 2022 du festival, Benoît Rousseau, notre directeur technique, voulait être conscient de ce qu'on était capable de dépenser en termes d'énergie. On s'est donc appuyé sur les compteurs de la Friche Belle de Mai pour faire les mesures avant le festival (pendant le montage), puis juste avant les balances et jusqu'à la fin du festival. Les résultats étaient attendus : c'est la grande scène qui consommait le plus, ainsi que le live.

L'an dernier également, nous avons expérimenté une réserve d'énergie contrainte sur notre scène secrète qui est équipée d'une sonorisation autonome et solaire. L'idée était de dire aux artistes qui viennent sur cette scène : la batterie est calibrée pour tenir toute la nuit, économisez-la, soyez conscients que quand ça s'arrête, ça s'arrête ! Le premier soir, les artistes ont pu jouer jusqu'à la fermeture, seulement les nuits suivantes, ils ont commencé à l'utiliser davantage en y rechargeant leur portable par exemple... et la scène s'est arrêtée avant la fermeture.

Comment avez-vous avancé cette année ?

Aurélie Berducat : L'objectif pour l'édition 2023 était d'aller plus loin dans les mesures, être en capacité d'analyser les consommations scène par scène, identifier les flux de son, les flux de lumière.

On avait rencontré l'équipe de So Watt ?! en 2022 et découvert leur boîtier de mesure. Nous avons donc voulu, avec Benoît, expérimenter le dispositif sur l'édition 2023 du festival qui s'est tenu en juin dernier toujours à la Friche la Belle de Mai.

So Watt ?! : comment ça marche ?

Cédric Claquin : So Watt ?! Est né de la rencontre entre plusieurs professionnels du spectacle notamment MobilVolts et Jarring Effects dont le projet est de développer des solutions pour accompagner la transition énergétique du spectacle, notamment un simulateur de consommation énergétique des spectacles. Le projet est actuellement en phase d'expérimentation et de collecte de données et c'est dans ce cadre que nous avons accompagné Bi:Pôle pour leur édition 2023 du festival Le Bon Air.

Le dispositif de mesure a été déployé sur la scène principale du festival : La Cartonnerie. Nous avons installé des armoires électriques munies de multiples sorties de diverses tensions ajustées au besoin de la scène. Dans le boîtier, les câbles sont équipés de capteurs qui permettent de mesurer, en temps réel, les valeurs et les intensités effectives qui y transitent.

Toutes les données récoltées ont ensuite été transmises à Bi:Pôle pour analyse, mais également été intégrées à notre base de données pour alimenter le simulateur en cours de développement.

Et maintenant, c'est quoi la suite ?

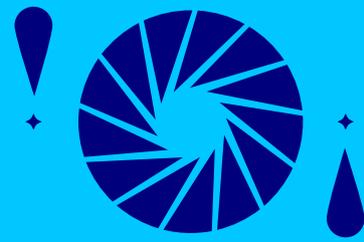
Aurélie Berducat : A nous donc maintenant d'analyser les données fournies par So Watt ?!. Pour cela nous allons mettre autour de la table les ingénieurs son, lumière et les équipes techniques afin de corréler la consommation d'énergie aux usages et matériaux utilisés puis identifier des usages/matériaux vertueux ou énergivores.

A partir de cette analyse, nous devrions être en mesure de voir ce qui peut être amélioré ou pas et adapter notre dispositif pour l'édition 2024. Ce n'est qu'à l'issue de l'édition de l'année prochaine que nous serons en mesure de dire ce que nous avons effectivement économisé en termes de consommation d'énergie.

*

Réduction des consommations d'énergie et d'eau

Viser l'autonomie énergétique
Festival de Marseille



Vincent Chiron est le directeur technique du Festival de Marseille. Celui-ci utilise, depuis 2021, un système électrique autonome et alimenté à l'énergie solaire pour les « ateliers grands formats ». Pour proposer ce système, il a créé un partenariat avec PikiP, représenté par Julien Feuillet.

Pouvez-vous nous en dire plus sur l'origine du projet ?

Vincent : Le festival de Marseille est un festival d'art avec de multiples formes, dont une des particularités est de proposer, entre autres, de l'itinérance, en extérieur et dans l'espace public.

A l'origine, le premier besoin a été technique. En l'absence d'alimentation électrique en espace public, on s'est orienté vers des alimentations sur batterie. Ensuite est apparue la notion forte de RSO sur laquelle le Festival de Marseille s'est engagé et dont la partie technique était un axe stratégique fort. On est donc passé d'un besoin technique à un besoin de sobriété énergétique et c'est à ce moment qu'on a croisé PikiP, une solution qui répondait à l'ensemble de nos attentes.

Quand et comment s'est faite cette rencontre ?

Julien : On s'est rencontré au printemps 2021. Le projet PikiP a commencé en 2016, c'était à la base un projet un peu farfelu d'ingénieur dans sa cave, la fusion de deux disciplines que sont l'électroacoustique (la conception des enceintes) et l'énergie. A la base, nous proposons des systèmes alimentés par des panneaux photovoltaïques, mais nous avons tout de suite compris qu'il fallait travailler le rendement pour répondre aux exigences des professionnels et être plus écologique.

Cependant, nous avons constaté qu'un système de sonorisation standard consomme trop d'énergie pour avoir une puissance acoustique significative avec une autonomie de plusieurs heures. Or, proposer un système qui s'alimente avec de grandes quantités de batterie et de panneaux solaires n'était pas satisfaisant. Il fallait donc développer un système moins énergivore ; challenger son rendement pour faire le même son avec moins d'énergie.

Nous nous sommes inspirés de systèmes du passé, des enceintes des années 50 (les voix du théâtre) qui avaient très peu d'énergie d'amplification et avons travaillé durant le COVID... Il fallait étoffer notre gamme pour la présenter aux professionnels. C'était en mai 2021.

Quels sont les avantages à utiliser cette innovation ?

Vincent : Le système déployé par PikiP répondait à notre besoin d'autonomie énergétique et à notre objectif de réduire notre consommation. Nous utilisons la PikiP Booth qui est à la fois pratique, autonome et polyvalente. Le système de diffusion est sur roulette, il intègre le panneau solaire en toiture et toute la gestion d'énergie en partie basse. Il faut une minute pour l'ouvrir, et il est possible de jouer dessus tout de suite. On a même de quoi alimenter électriquement une cafetière et un petit coin un peu cosy pour l'artiste dans une loge.

On ne sollicite plus les services de la ville pour avoir accès à des alimentations électriques.

On a moins besoin de techniciens ce qui nous permet d'utiliser notre personnel à des tâches plus intéressantes que de tirer du câble, sur de l'accueil public par exemple.

Et en plus, le chariot étant très beau, nos amis de la communication, ainsi que les gens qui prennent les photos, sont hyper fans de nos images.

On l'a fait jouer au parc Longchamp, au parc de François Billoux à la Sucrière, à la marie du 14e arrondissement... On a même utilisé le système pour la fête de fin du festival qui se déroule dans le hall de La Criée, car il est plus sobre en énergie que l'alimentation électrique de la scène nationale.

Comment cela se passe quand on travaille avec PikiP ?

Julien : Dans le temps de préparation de l'événement, on oriente, on questionne ce qui va être branché, on peut aussi être force de proposition quant au type de matériel à utiliser, par exemple. Pendant l'utilisation, nous pouvons suivre les courbes de consommation et de production, ce qui me permet d'anticiper d'éventuels soucis à distance. Et à la fin de l'événement, on propose des bilans énergétiques. Pour le grand format du Palais Longchamps, la consommation équivalait à une journée de cookies : une heure de four, thermostat à 180 degrés.

Alors, maintenant, c'est quoi la suite ?

Julien : On fait évoluer la gamme PikiP en fonction des retours des utilisateurs et c'est un plaisir de travailler avec quelqu'un comme Vincent, qui prend un certain plaisir à façonner des événements où la consommation va être raisonnée. C'est ça qui nous fait progresser.

Vincent : Au festival de Marseille, on a évidemment des ambitions d'aller plus loin. Quand on parle d'ateliers grand format, c'est très flexible, on est sur un dispositif léger, c'est facile. Mais mon objectif est de proposer cette alternative sur une création de danse telle qu'on en fait au sein du Festival de Marseille. Et là, il y a un paramètre artistique important. Il faut donc nécessairement mettre un troisième interlocuteur à mettre dans la boucle : l'artiste lui-même. Et tout cela prend du temps...

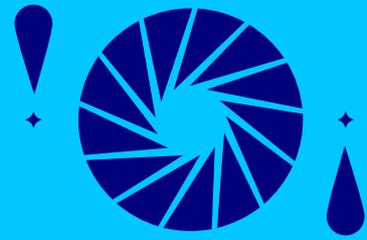
Le temps de convaincre, car dans les métiers de la danse, peut-être plus que dans la musique, les gens ont leurs habitudes de marques, d'angle de diffusion, de façon de travailler, du matériel technique utilisé... Or là, il faut leur demander de réduire leurs besoins, les amplitudes de travail - du moins de les aménager. C'est du temps de discussion et de débat que je dois intégrer entre le moment où je reçois les fiches techniques et le festival. Cela demande de revoir les plannings de production.

Je voudrais également pouvoir imposer un nouveau paramètre qui est la consommation énergétique : proposer une réserve électrique notamment, et quand elle est atteinte, on s'arrête et on travaille autrement.

*

Réduction des consommations d'énergie et d'eau

Vers un éphémère durable
CIAM



***Chloé Béron** est cofondatrice et directrice du CIAM, le Centre International des Arts en Mouvement et s'est lancée dans un projet de recherche et développement pour réduire l'impact du système de chauffage de ses chapiteaux.*

Pouvez-vous nous raconter l'origine et l'état d'avancement de ce projet ?

Au CIAM, nous traitons la question de l'écologie depuis de nombreuses années, tous les salariés ont été sensibilisés par le biais d'une fresque du climat, nous avons participé aux LaboPro d'Ar-sud, nous faisons partie du Collectif des festivals écoresponsables et solidaires et nous venons de développer un système innovant pour ne plus utiliser d'eau dans nos toilettes... Bref, le sujet de la transition écologique traverse notre activité.

Et pourtant, nous avons 5 chapiteaux, tous chauffés au fioul, ce qui est pour nous une véritable distorsion de valeur. La problématique est certes écologique, mais elle est également économique. Sans solution de prime abord, nous avons même émis l'idée de renoncer à l'utilisation des chapiteaux.

Mais vous ne l'avez pas fait. Pourquoi pensez-vous qu'il est important de conserver ce format « chapiteaux » ?

La première raison, qui pour moi est la plus importante, c'est le potentiel de création artistique sous chapiteau. C'est un des rares endroits où on adapte le contenant au contenu, nous avons différentes tailles de chapiteau en fonction des compagnies. Il y a aussi la force du circulaire. Je suis profondément convaincue qu'il y a énormément à inventer dans ces boîtes-là.

La deuxième raison est que le chapiteau, c'est la culture du dernier kilomètre. Il y a des territoires sans aucune salle de spectacle. Et avec la loi zéro artificialisation des sols, nous ne pourrions plus étanchéifier de nouveaux terrains. Le chapiteau est la dernière salle de spectacle qu'il est possible de déplacer partout.

Et puis le chapiteau a certes un impact négatif sur les sols pendant son temps d'usage, mais celui-ci reste éphémère.

Bref, nous devons trouver une solution pour conserver ce format, mais nous ne pouvions la trouver seuls et c'est là que le projet a émergé, d'une forme d'alignement de planètes.

Alors votre deuxième planète, quelle est-elle ?

Il se trouve que nous collaborons depuis 2018 avec Altran, aujourd'hui Capgemini engineering, une filiale du groupe Capgemini (leader mondial de Conseil en ingénierie et en développement), à travers du mécénat de compétences. Notre collaboration a commencé par une étude de la circulation des publics sur notre terrain pentu et vallonné, ensuite pour le design d'un réseau wifi, puis sur l'impact du port du masque chez l'artiste de cirque en répétition pendant le COVID.

En 2020 pour l'artiste Éric Longecquel de la Cie EAEO qui voulait faire du jonglage en apnée dans le spectacle « Les fauves », Altran nous a aidés à concevoir un aquarium en mesure de partir en tournée et de garantir la sécurité du public et de l'artiste. Altran a su répondre à toutes les contraintes avec un coût final inférieur au budget prévisionnel.

Et la troisième planète ?

La 3e planète est celle de France 2030 et de l'appel à projets « Alternatives vertes pour les industries culturelles et créatives ». Ce sont de gros projets jusqu'à un million d'euros sur 3 ans avec un cofinancement minimal de 30 à 50 %. En collaborant avec Capgemini, en plus de l'expertise apportée, nous avons pu valoriser le mécénat de compétences en jours/hommes comme un apport partiel en cofinancement. Nous avons écrit et présenté ensemble la réponse à l'appel à projets. Eux, sur la méthodologie d'ingénierie, nous sur la connaissance du secteur et de ses enjeux.

Comment allez-vous travailler avec Capgemini ?

C'est un projet de recherche sur 3 ans pour lequel nous nous sommes engagés à réaliser un prototype. Nous cadrons les phases dans la logique sectorielle et Capgemini cadre l'organisation des phases. Nous avons des comités de suivi technique hebdomadaires et des comités mensuels avec les dirigeants pour s'assurer que le lien s'établisse correctement. De notre côté, nous faisons le lien avec l'écosystème. Nous allons recruter un.e chef.fe de projet pour porter en grande partie ce projet, mais aussi garder un œil sur d'autres projets innovants, notamment autour des économies d'eau en Provence.

Quelles sont les trois différentes phases du projet ?

La première phase commence par un état des lieux sur le chauffage des structures éphémères en consultant le secteur culturel, l'événementiel, mais aussi l'industrie pour lister les expérimentations, les tentatives empiriques et avoir une base de réflexion solide. Parallèlement, nous lançons un état des lieux de toutes les technologies permettant de chauffer et qui sont aujourd'hui exploitables.

La deuxième phase résulte du constat que notre secteur circassien n'est pas très riche et que les structures ne vont pas pouvoir du jour au lendemain remplacer leur chauffage au fioul par un meilleur équipement. Cette phase technique étudiera la possibilité d'une réduction de consommation à production de chaleur équivalente (répartition de chaleur, individualisation de la production, etc) puis en étudiant les possibles avec un moyen autre que le fioul, pour générer un prototype qui soit industrialisable à moyen terme.

La dernière phase est celle où nous nous permettons de rêver. Nous voudrions aller vers des solutions disruptives pour la création d'énergie. Si nous n'avions pas la contrainte d'industrialiser d'ici 2030, vers quoi irions-nous : des toiles photovoltaïques, des architectures de chapiteau différentes... ?

Ce qui rend aussi le projet très intéressant, c'est qu'il ne concerne pas que les chapiteaux de cirque...

Les chapiteaux font partie de la famille des tentes et des structures de l'événementiel. Les hangars industriels sont aussi de grandes passoires thermiques et les studios de cinéma sont souvent dans de grands hangars. L'objectif est donc que cette solution trouve différentes applications, qu'elle puisse se diffuser largement et répondre à toutes ces problématiques. Faire les choses pour soi, c'est bien, mais si on peut offrir des solutions à toute la société, c'est mieux.

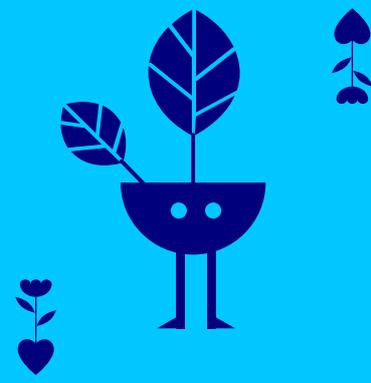


Alimentation responsable

Alimentation responsable

Pour une alimentation bio, locale et responsable

Châteauvallon-Liberté



***Charles Berling** est le directeur de la scène nationale Châteauvallon-Liberté. Dans le cadre des activités de la Scène nationale, il place la nourriture servie aux artistes et aux publics comme un axe culturel très fort et porte, au sein de cette institution, une politique d'alimentation responsable. Sa conviction : « Il faut prendre soin de ce que nous mangeons parce que nous devenons ce que nous mangeons »*

Pourquoi porter cet enjeu de l'alimentation en tant qu'acteur culturel ?

Je ne suis pas né végétarien... c'est au fil de mon parcours de citoyen que je suis devenu végétarien. Comme François Sarano, j'ai peu à peu pris conscience de ma relation aux animaux, au vivant et, au fur et à mesure, j'ai changé.

Ai-je besoin de manger tous les jours de la viande ou du poisson ?

Le végétarisme est une question culturelle. Je suis issu de la génération des 30 glorieuses et je mangeais ce que l'industrie nous donnait sans me poser de question. Aujourd'hui encore, c'est difficile d'être végétarien. La majorité de la population n'est pas d'humeur à être végétarienne. Et si on reste trop dogmatique, on se met à l'écart de la société commune, or, je ne veux pas me mettre à l'écart de cette société, je veux l'accompagner !

Quand j'ai commencé à diriger la scène nationale, j'ai mis mon expérience personnelle au service du Théâtre Liberté d'abord, puis de Châteauvallon. Car en tant qu'acteurs culturels, nous devons trouver le moyen de faire évoluer les choses, de détruire les idées reçues, d'inciter les gens à réfléchir, à prendre leur responsabilité sans être une entité punitive ou culpabilisante.

Et pour moi, dans un théâtre, l'espace de restauration est central. C'est un espace formidable de dialogue, de débat.

Concrètement, qu'avez-vous mis en place ?

Nous avons rédigé un cahier des charges très précis qui préconise :

- > l'utilisation des produits les plus locaux possible (pour éviter le coût carbone lié au transport),
- > l'utilisation des produits issus de l'agriculture biologique,
- > de cuisiner et de faire des recherches sur les repas végétariens, tout en continuant à proposer de la viande et du poisson. Car, quand on donne quelque chose de bon et de végétarien, on peut faire sortir des clichés.

Se fournir en produits bio et locaux, c'est un coût, alors comment avez-vous fait pour conserver des tarifs accessibles ?

On estime que le coût de revient d'une scène dans son activité artistique et culturelle n'est pas compétitif. Et pour qu'elle ne soit pas « entravée », elle est subventionnée ; c'est ce qu'on appelle « l'exception culturelle française ». Nous pourrions adopter ce même principe pour rendre accessible la nourriture locale, bio, végétarienne, dont le coût s'avère effectivement plus élevé que les autres types de nourriture. Et donc subventionner cette culture-là également ?

Pour proposer une assiette à un prix abordable avec des produits de qualité, nous avons décidé d'arrêter de prendre une « quote-part » au restaurateur implanté sur le site de Châteauvallon et choisi de réduire les quantités.

Qu'avez-vous entrepris pour limiter le gaspillage alimentaire ?

Pour limiter le gaspillage alimentaire, notre prestataire utilise les invendus dans son propre restaurant, implanté à Toulon.

Mais le levier le plus important reste la réservation pour être au plus juste des quantités. C'est pourquoi on intensifie la communication à ce sujet : dans les newsletters, dès l'achat du billet... Pour le spectateur, le plus dur est de réserver pour la première fois, car c'est un changement de pratique. Une fois que cela fait partie de ses habitudes, c'est gagné.

Quels sont, selon vous, les principaux freins au « végétarisme » ?

Les idées reçues sont un véritable frein. Les gens pensent parfois que « si tu ne manges pas de chair animale, tu ne manges pas », que le végétarisme est source de carence alimentaire... Les préjugés existent, il faut les déconstruire petit à petit.

Et puis, les circuits vertueux n'existent pas encore. C'est un domaine où il faut tâtonner pour fabriquer la transformation, de nouvelles connexions. Il faut trouver les bons fournisseurs ou inciter les fournisseurs actuels à se transformer. Là encore, cela prend du temps.

Durant ces années de politique d'alimentation responsable, quelles évolutions avez-vous pu observer ?

Les gens sont de moins en moins effrayés par le fait de ne manger que des légumes, surtout lorsque c'est bon !

Au restaurant de la scène nationale, 50% des repas servis sont végétariens et en interne, lorsqu'on organise des réunions d'équipe et qu'on impose un repas végétarien, cela ne pose plus de problème.

Dans les équipes artistiques accueillies aussi, il y a de plus en plus de particularités alimentaires et de végétariens.

On observe que cela change très vite en ce moment... la machine s'accélère de façon exponentielle.

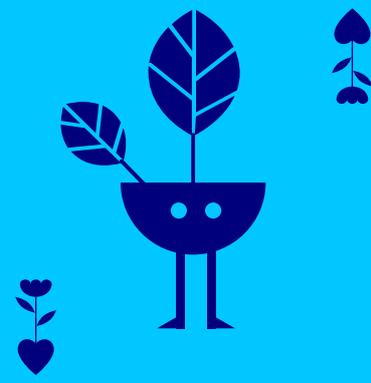
Et pour la suite ?

L'alimentation doit être au cœur des réflexions sur l'évolution des lieux culturels ; réflexions que nous menons actuellement dans un travail de prospective. Pour avancer plus vite, il faudrait mettre en place un système pour s'alimenter, se fédérer ; un lieu de rendez-vous, de savoir, de réflexion qui regrouperaient des gens d'expérience et des professionnels de l'alimentation (chefs, diététiciens, amap, etc...) pour partager et proposer des actions très concrètes à déployer.

Alimentation responsable

Manger en conscience

Le Télégraphe



*Le Télégraphe est à la fois une salle de spectacle, un restaurant et bientôt un Tiers-Lieux nourricier. **François Veillon** en est le directeur artistique et s'est engagé dans l'« alimentation responsable » à laquelle il préfère le terme de « bien manger ».*

Pouvez-vous définir ce « bien manger » ?

Bien manger, c'est de la modération associée au choix de l'aliment et à la qualité de la transformation. Bien manger, c'est aussi de l'information, une culture, un patrimoine, parfois un respect de certaines traditions sans toutefois rester figé dans le passé.

Je n'ai pas spécialement envie de plébisciter une espèce d'alimentation. En revanche, il est important d'être conscient de ce que l'on mange. Je trouve qu'on a créé des dogmes et des concepts dans la notion de bien manger, on y voit arriver des pâtisseries sans gluten, et je trouve cela aberrant.

Vous accueillez des artistes : est-ce que vous les sensibilisez à ce « bien manger » ?

Au Télégraphe, nous avons pris le parti de ne pas donner de carte, c'est donc plat unique ! Nous recevons parfois des fiches techniques avec des demandes de canettes de coca ou au contraire beaucoup de contraintes alimentaires, que nous ne pouvons donc pas satisfaire. Il n'y a pas de Coca au Télégraphe mais des limonades locales. Les intolérances sont souvent dues à des produits de mauvaise qualité et des associations difficiles à digérer sur scène. Notre chef - qui a été étoilé - est très vigilant aux associations de saveurs et ingrédients. Et puis les musiciens mangent suffisamment en amont pour ne pas se retrouver en pleine digestion pendant le concert.

Qu'en est-il de la provenance des produits ?

Tous nos produits sont d'une provenance locale, puis bio. Nous sommes dans une cuisine méditerranéenne, nous travaillons donc avec de l'huile d'olive, des fermentations... Nous n'utilisons quasiment pas de crème, car il n'y a pas de vache dans les environs et la crème de chèvre n'est pas facile à transformer. Nous avons aussi la chance d'habiter un territoire abondant. Les poissons proviennent de la pêche à la ligne, les huîtres de tamaris. Certaines fermes se sont mises à l'exotique par anticipation du changement climatique : elles font des mangues, des papayes, des avocats... Il y a tellement de choses à faire avec le 100 % local.

Que pensez-vous du végétarisme ?

Je ne préconise pas le végétarisme sans être informé. Je n'encourage pas non plus la consommation de viande. Nous allons le plus possible sur des viandes blanches, du poisson. Les protéines animales sont un sujet. Maintenant, la surconsommation de poulet est un fléau, auquel s'ajoute la façon dont elle est cuisinée. Parce qu'à l'époque, pour garder longtemps une viande, elle partait en cocotte ou en bouillon : elle tenait deux semaines et nourrissait une famille entière.

Le sujet du gaspillage nous interroge, quelles sont vos actions ?

Nous avons fait le choix de ne pas avoir de carte pour ne pas devoir stocker. Tous les repas sont aussi adaptés en fonction des restes de la veille et nous travaillons l'arrivage du jour pour garder une forme d'authenticité. En termes de gâchis alimentaire, la démarche commence par là.

Le gaspillage est aussi enrayé car nous n'achetons pas d'aliments transformés. Si nous voulons garder des aliments une ou deux semaines, la fermentation est un très bon outil. Nous travaillons également le sous vide avec des cuissons lentes pour les viandes ou la pêche de ligne.

Nous pratiquons aussi le don de façon hebdomadaire avec une association qui fait des maraudes et une autre qui travaille en foyer. Et enfin nous travaillons depuis peu avec la Région Sud, sur le plan alimentaire territorial, sur les cueillettes solidaires qui consistent à venir récolter les surplus de production directement sur les exploitations agricoles, afin de les redistribuer aux associations d'aide alimentaire ; un moyen de lutter à la fois contre le gaspillage alimentaire et la précarité alimentaire.

Toutes les matières organiques qui restent vont aux composts. L'un est au Télégraphe, le reste est collecté par l'association des Alchimistes qui en font du terreau et qui catégorisent leurs terres en fonction.

Pouvez-vous nous parler de votre tiers lieu nourricier ?

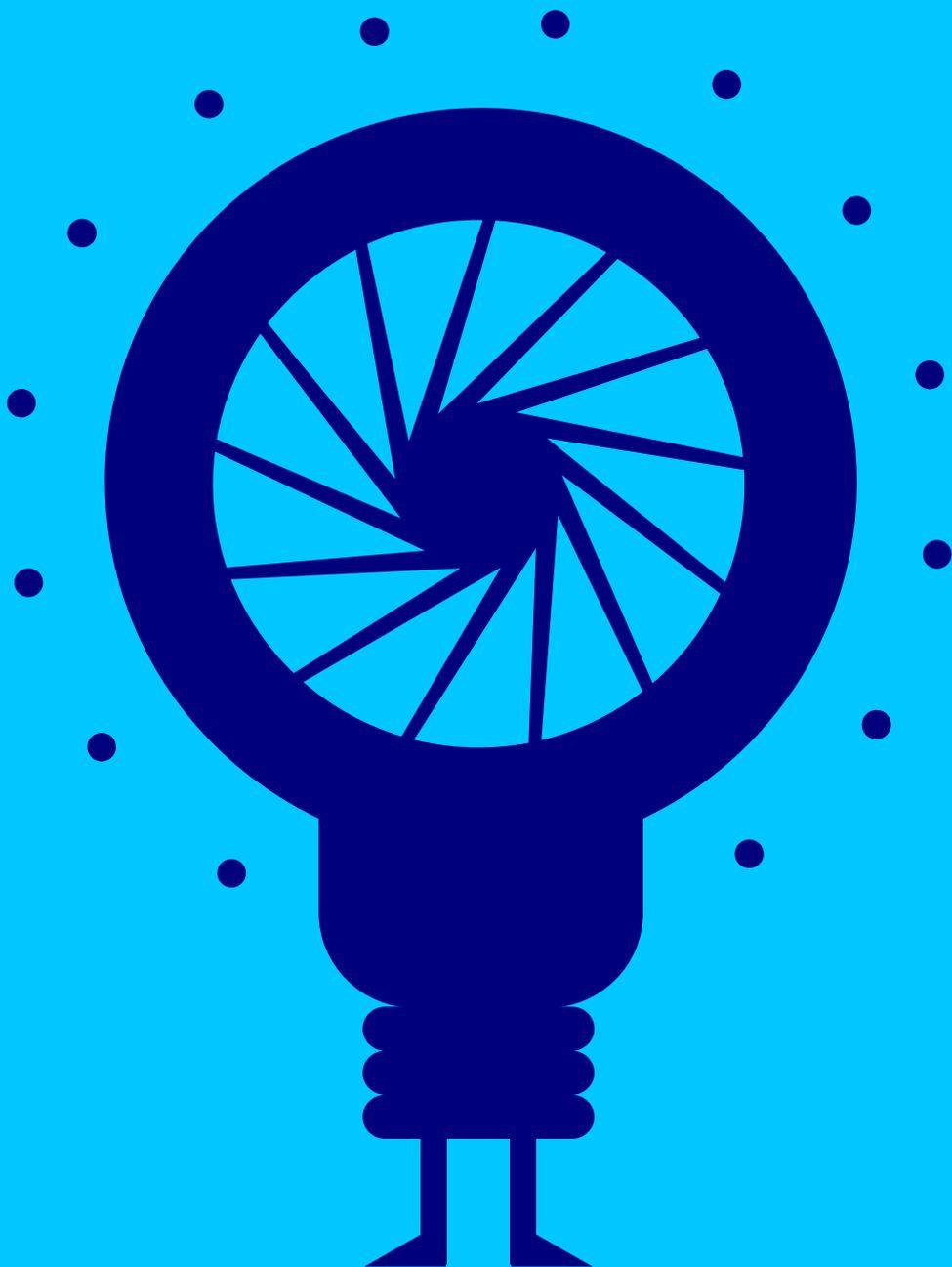
Le tiers lieu nourricier nous est apparu être l'outil le plus représentatif de notre action : travailler l'aspect solidaire et le maillage territorial.

En plein centre de Toulon, notre lieu peut recevoir des événements. C'est autant un lieu de rencontres professionnelles pour développer de nouvelles pratiques qu'un lieu de sensibilisation du grand public.

Le plan alimentaire territorial y a organisé une rencontre professionnelle sur la restauration collective - qui représente 52 000 repas par jour en région. Il y avait des gestionnaires techniques d'unité de restauration collective appliquée aux cantines scolaires et aux EHPAD, des directeurs d'achat de la société Aliénor qui définit les repas et les fiches techniques des repas... Nous avons réuni des producteurs pour qu'ils échangent entre eux et qu'ils ne produisent pas tous la même chose.

Nous y organisons aussi des journées dédiées à l'expérimentation. Cette année, nous avons travaillé sur les plantes et la forêt avec des ateliers pour les enfants et les adultes. Nous avons créé des banquets sauvages, de grandes tablées dans lesquelles nous avons travaillé la matière végétale de façon différente afin de prouver nous pouvons nous nourrir autrement et y prendre du plaisir.

La dynamique est en marche et le Tiers-lieu nourricier devrait être officiellement inauguré en octobre.

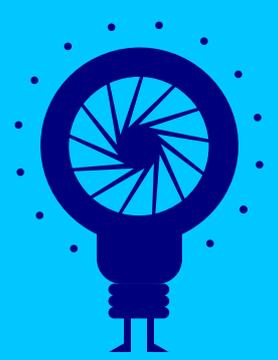


**Écoproduction des projets
artistiques et culturels**

Écoproduction des projets artistiques et culturels

Eco concevoir un spectacle

Compagnie Croqueti



La Compagnie Croqueti a créé un spectacle sur le changement climatique suivi d'un parcours et d'une exposition ludique pour sensibiliser le jeune public avec cette grande question : « qu'est-ce qu'on peut faire avec nos petites mains, à notre échelle ? » Pour accompagner ce spectacle, marionnettes, décors et costumes, tous sont éco-conçus.

Racontez-nous ce spectacle sur l'écologie pour le très jeune public ?

« La grande traversée d'Anoki » se passe au pôle Sud. Un manchot se retrouve à la dérive sur un petit bout de banquise à cause du dérèglement climatique et traverse les océans jusqu'au pôle Nord. Il rencontre une petite fille inuite, Talula et ensemble, ils parcourent le monde, les océans et prennent conscience du dérèglement climatique causé par une grosse machine qui produit de la fumée et des déchets. Au fil du spectacle, la petite inuite et le manchot vont transformer la machine pour qu'elle devienne un élément indispensable à la survie de la planète et des animaux.

A travers ce spectacle, quel message avez-vous envie de passer ?

Nous ne voulons surtout pas faire un spectacle triste sur l'écologie. Nous voulons montrer que l'espoir peut avoir un impact sur les générations à venir, que chacun peut agir à son endroit, avec ses moyens et de l'envie pour sauver la planète et l'environnement. C'était vraiment l'élément essentiel du spectacle.

Comment faites-vous pour donner envie ?

Dans ce spectacle, nous nous appuyons beaucoup sur la lumière noire, qui rend les objets très poétiques. Cela fait des années que, par nécessité et par envie, nous n'utilisons que de la seconde main et des matières recyclées, et grâce à la lumière noire, nous pouvons les sublimer.

Seconde main, matière recyclée... justement, comment écoconcevez-vous vos œuvres ?

Nous fonctionnons en troupe, en un collectif au sein duquel chacun apporte ses idées, son point de vue, ses compétences... Nous échangeons quelque temps sur les matières et matériaux que nous pourrions utiliser, comment les utiliser, comment les détourner, comment aller plus loin... En tous cas, pour chaque élément utilisé, nous nous posons la question de comment polluer le moins possible.

Pour « La traversée d'Anoki », nous avons travaillé avec des journaux, des boîtes d'œuf, du tissu - que nous avons demandé aux gens de ramener -, nous avons aussi recyclé du fil de poulailler et une grande bâche bleue. Pour les déchets, nous utilisons même de vrais déchets. Ensuite, c'est un long travail plastique de modélisation puis de peinture pour lumière noire. Sur la peinture, malheureusement, nous n'avons rien trouvé de vraiment écologique.

Ce processus d'écoconception, nous le précisons à la fin du spectacle, pour transmettre que tout matière peut être utilisée autrement et devenir magnifique.

Votre création va au-delà d'un simple spectacle. Vous menez également une expo ludique sur le sujet ?

Effectivement, nous proposons également aux enfants des ateliers et des expositions dans lesquels nous traitons du réchauffement climatique sous toutes ses formes.

Nous avons un atelier sur la mer et le fond des océans dans lequel les enfants sont invités à enlever les déchets qui se trouvent en surface à l'aide d'une pince. Au fur et à mesure, ils trouvent une étoile de mer, un poisson... pour se rendre compte que sous les déchets, il y a toute une vie marine. Ils prennent alors conscience que jeter un papier fait disparaître ce qui est sous la mer. Nous terminons cet atelier par une discussion sur la biodiversité et les animaux que l'on trouve dans le monde entier.

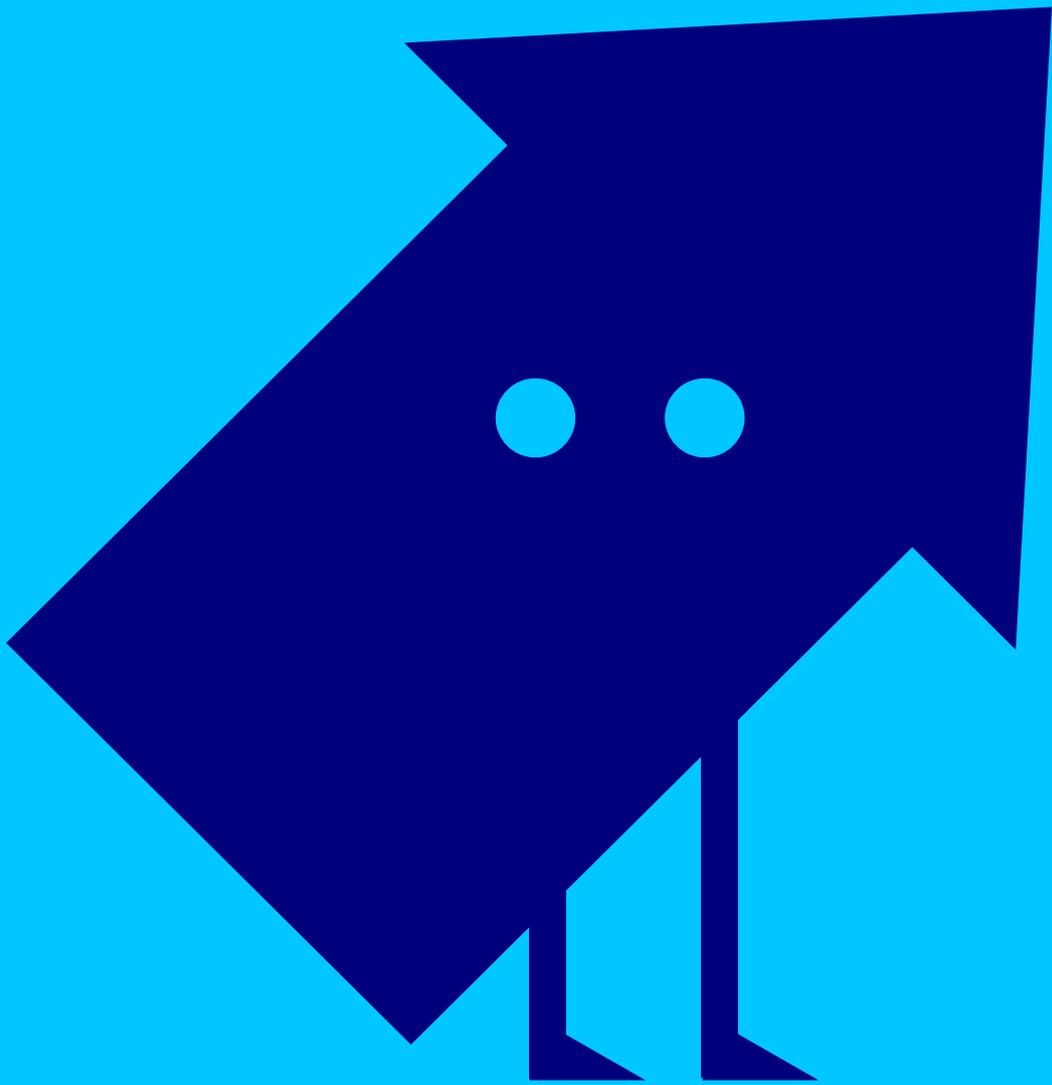
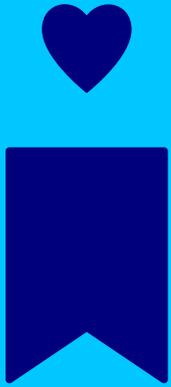
Nous avons également un atelier sur les transports en commun et comment se déplacer autrement, un autre sur comment se nourrir autrement dans lequel nous découvrons les fruits et légumes de saison

Et puis l'exposition se fait autour d'un arbre philosophique, sculpté avec de grandes feuilles. Et sur chaque feuille est écrit un proverbe comme la petite histoire du colibri... Les enfants choisissent une feuille qui est lue aux autres puis ils discutent de ce qu'ils comprennent, ce qu'ils ressentent.

Vos spectacles s'adressent au jeune public, mais n'y-a-t-il pas non plus un enjeu à sensibiliser les parents ?

Effectivement, nous travaillons principalement avec des scolaires. Mais quand les enfants viennent avec leurs parents, c'est un tout autre échange. Les parents parfois interviennent. Certains sont déjà concernés et apportent des idées. D'autres ressortent aussi impactés et avec l'envie d'agir. C'est motivant et ça construit.

*

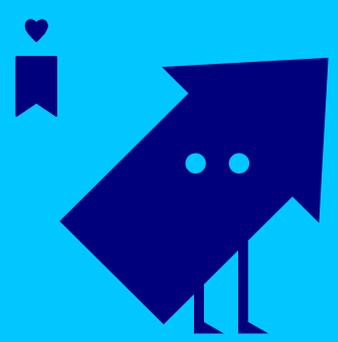


**Numérique
et équipements soutenables**

Numérique et équipements soutenables

Usages numériques responsables

La Garance, scène nationale



Les équipes de la Scène Nationale La Garance se sont mobilisées pour réduire leur impact numérique au quotidien et partagent leur méthodologie. Léa Massé, chargée de communication et du développement du mécénat, présente la dynamique qui s'est instaurée au sein de la scène nationale.

Quelle est la place du numérique ?

Tout le monde dans son quotidien, que ce soit l'accueil, l'administration, on touche tous au numérique par les mails, ce qu'on imprime, les pièces jointes qu'on envoie, comment on utilise les moteurs de recherche. On sentait le besoin au niveau de l'équipe d'éléments simples et de faire un choix. Et là, on a vraiment cherché à trouver dix actions qui avaient un réel impact sur notre quotidien et pour tout le monde, qui pourraient justement nous aider à avoir des meilleurs usages.

Comment avez-vous mobilisé les salariés ?

Ce sont des petits pas de 14 personnes, mais sur une année, ce qui représente une amélioration vraiment pertinente. Et donc, au sein de 14 personnes, de manière totalement volontaire, il y a huit personnes qui se sont inscrites sur ce chantier Transition écologique, ce tank très précieux où on a pu faire des moments de réunion d'équipe vraiment consacrés à ces chantiers. Et on a fait un petit mode d'emploi des écogestes qu'on va partager avec eux. Mais de manière générale, en fait, il va y avoir un accueil qui est en fait un accueil qu'on fait globalement. En fait, quand une nouvelle personne arrive, on l'accueille, on lui présente le lieu. Et bien, de la même manière, on va lui présenter justement nos usages numériques responsables.

Quel est le rôle de la direction dans cet engagement ?

On s'empare d'un sujet, mais quand est la validation justement de la direction ? Nous, ce qui s'est passé, c'est que la Transition écologique était un sujet déjà important pour de nombreuses personnes dans l'équipe. C'est quelque chose qui a été proposé même à l'échelle de la direction de dire : « Ben voilà, il y a tel et tel chantier, est-ce que vous avez envie de vous en saisir ? » Et donc, il y a des référents qui ont été établis.

Comment s'effectuent les validations ?

On valide ces sujets en même temps, sans faire des réunions d'équipe hyper longues, parce qu'on est tous sur des temporalités qui sont quand même resserrées. Il y a des moments d'échange collectif pendant les réunions d'équipe. Et après, si ça génère un coût financier, il y a une validation de la direction sur ces réunions de direction.

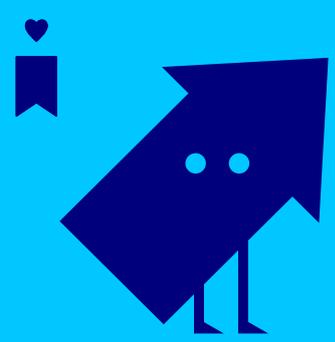
Avec qui pourriez-vous partager ces nouveaux usages ?

Ce petit mode d'emploi, je pense que ça peut être super parce qu'il y a plein de structures qui peuvent se l'approprier, enlever des choses, et c'est important. Et je pense que c'est la clé de mettre en commun. C'est-à-dire que le travail qu'on a fait de lire 200 pages d'un guide numérique de l'ADEME, je pense qu'il n'y a pas de nécessité que tout le monde passe par là.

Numérique et équipements soutenables

Construire un hébergement vert

La Scierie



*La Scierie accueille le tout premier data center local et solidaire, alimenté avec de l'hydrogène vert qui garantit un hébergement de services numériques en énergie renouvelable et décarbonée. **Mathilde Gautry**, programmatrice de La Scierie, revient sur la genèse du projet et ses partenaires du projet, la conception et le fonctionnement du data center, le développement et l'ouverture du service aux acteurs culturels.*

Quelle est la spécificité de votre projet ?

C'est vraiment un prototype, puisqu'a priori c'est le premier à notre connaissance qui existe, avec ce modèle économique et ce système technique.

Comment fonctionne cet hébergement vert ?

Le Data Center a été conçu avec le projet Eco-Bio. C'est un Data Center 100% ENR (énergie renouvelable), avec deux types de stockage, d'une batterie en plomb graphène, qui sont des batteries, contrairement au lithium, qui sont recyclables et qui ont moins de matériaux compliqués pour la planète, et de l'hydrogène. On produit aujourd'hui l'hydrogène, ça marche techniquement aujourd'hui. Sur place, il y a des panneaux solaires, l'électricité qui descend, qui est récupérée via une armoire et qui est dispatchée dans les batteries plomb graphène, qui sont des batteries court terme, et via un électrolyseur. Elles sont stockées, elles se transforment en hydrogène qu'on stocke.

Comment est né ce projet ?

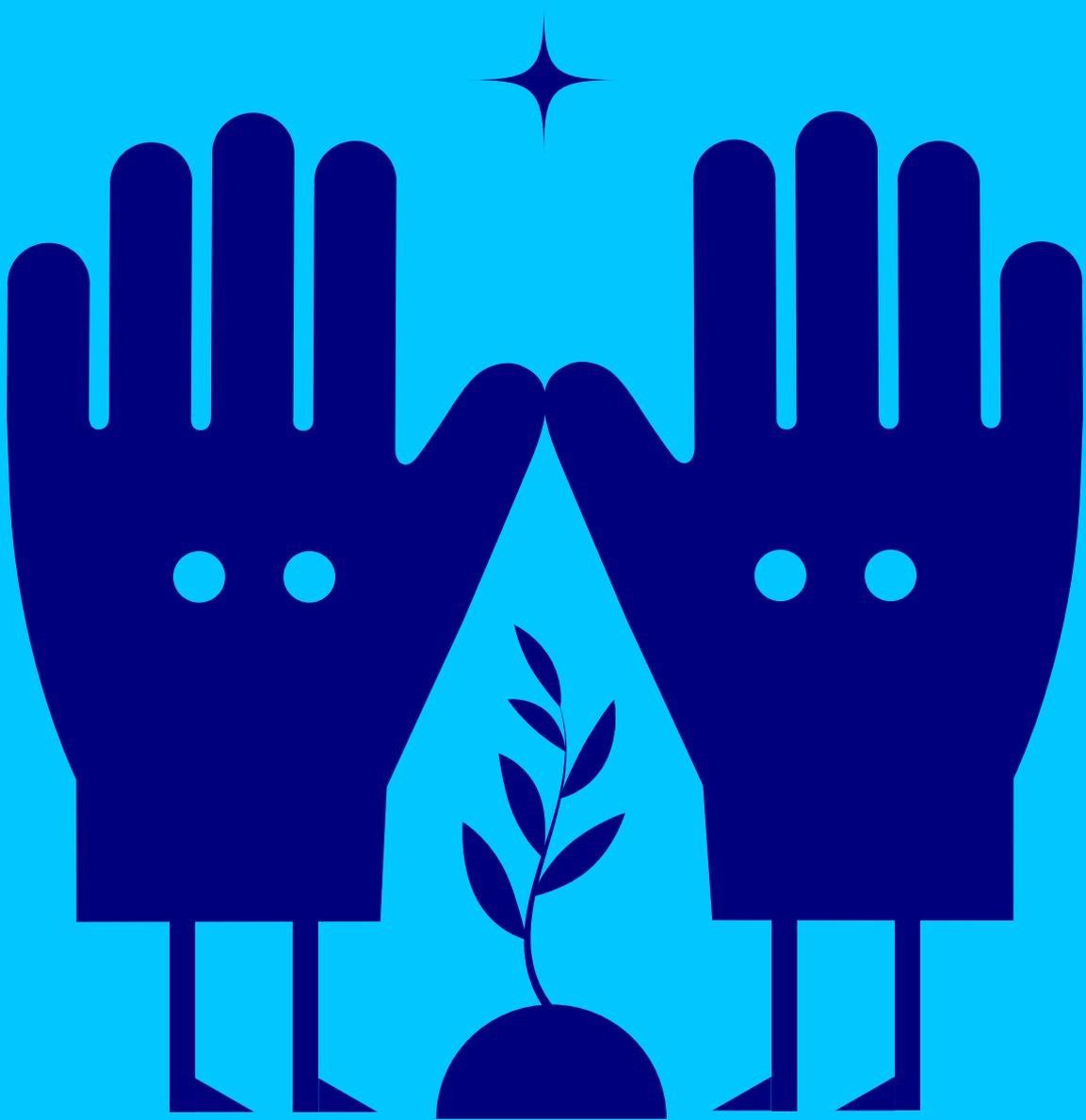
C'est un projet qui a été lauréat d'un PIA, donc c'est un projet d'investissement d'avenir porté par l'ADEME. Il a été mis en place en concertation entre ECOBIO, NRCOP et ÉTIS. ÉTIS est un laboratoire qui a trois tuteurs, le CNRS, le NCA et l'université de Serge Pontoise, qui ont travaillé sur des logiciels qui doivent devenir auto-apprenants. Ça veut dire qu'il est capable plus tard de dire que l'année dernière il y a eu tel et tel flux épique de consommation, donc je vais optimiser mon stockage et ma production d'énergie, pour pouvoir répondre à ces différents flux.

Qu'en est-il de ces données ?

Si on revient juste au data, c'est un système qui permet d'avoir un hébergement totalement ouvert de ces données, de manière locale et de manière souveraine, parce qu'on sait où sont nos données, tout simplement.

A qui s'adresse cet hébergeur vert ?

On a aussi l'envie d'ouvrir des serveurs en lien avec le data, mais des serveurs un peu dédiés à certains types de structures culturelles, où ça coûterait vraiment très peu cher, voire il y aurait une sorte de gratuité. On espère que ce data-là fasse partie des solutions qui permettent de continuer à vivre là où on vit.



**Réduction et gestion
des déchets et des pollutions**

Réduction des déchets et des pollutions

Initier une économie circulaire
Festival Marsatac



Laurence Chansigaud est directrice partenariats et communication de l'association Orane, qui porte depuis 25 ans le festival de musique actuelles Marsatac. Au fil des éditions, Orane s'est attachée à réduire l'impact écologique lié à l'organisation de cet événement marseillais emblématique et a impulsé des actions pilotes.

Pourriez-vous nous parler plus précisément du dispositif que vous avez mis en place pour une meilleure gestion de l'eau pendant le festival ? D'où est venue l'idée ? À quel(s) besoin(s) cela répond-il ?

Pour recontextualiser, en 2021 le festival s'est installé au parc Borély, nous devions donc être exemplaires sur ce nouveau site. D'une part parce que nous sommes exigeants et responsables, et d'autre part parce que s'installer sur un site patrimonial l'impose. Le parc Borély est l'un des plus emblématiques parcs de Marseille, un lieu patrimonial précieux, mais également fragile, qui exige d'en prendre particulièrement soin.

Notre arrivée sur ce site a été remarquée parce que peu d'événements d'ampleur y ont été organisés. Il y a donc eu des inquiétudes, y compris celle d'une possible dégradation du parc et notamment de certains espaces labellisés « jardins remarquables », comme les pelouses situées devant le château Borély. Notre intention de prendre soin de ces espaces faisait donc partie intégrante et prioritaire du cahier des charges, d'autant plus que le festival Marsatac s'inscrit dans une pérennisation sur ce site.

Après une édition 2021 en jauge réduite (5 000 personnes), crise COVID oblige, Marsatac a retrouvé son format habituel en 2022 et 2023, avec 15 000 personnes par jour, soit 45 000 festivaliers au total qui allaient fouler les prairies de Borely. Nous avons dû prendre des précautions. En 2022, nous sommes arrivés sur un site très impacté par des températures record pour la mi-juin. Dans un souci de prévention, fournir à nos publics de l'eau gratuitement était important, notamment pour garantir une bonne prise en charge de la santé publique en veillant à la bonne hydratation des publics. C'est une chose à laquelle nous nous sommes toujours engagés. Sur nos autres sites, cela était plus facile puisque les infrastructures le permettaient (bâtiments, toilettes, etc.). Il a donc fallu, à Borély, construire des bars à eau, les plus accessibles et nombreux que possible. Nous avons donc testé plusieurs méthodes pour éco-construire nos propres bars à eau. Les points d'accès à l'eau à Borély étant rares, nous avons fait beaucoup de plomberie !

Quels enseignements avez-vous tirés de cette première expérience ?

On a fait le constat d'une situation paradoxale : un site à la végétation très sèche, des restrictions d'arrosage, alors que nous abreuviions copieusement nos festivaliers, pour une question de santé publique. De là est née la nécessité de récupérer l'eau pour la remettre à disposition de l'arrosage du parc. C'est pourquoi en 2023 nous avons cherché une solution pour gaspiller le moins possible l'eau en self service. Nous avons d'abord amélioré notre système de plomberie, créé des cuves de récupération sous chaque bar à eau. Ces bacs nous ont permis de recueillir un maximum d'eau, qui a été ensuite redistribuée aux jardiniers du parc Borély pour qu'ils arrosent les espaces verts.

Il y a eu un travail avec les jardiniers, des réunions, des échanges en amont ?

Oui, tout à fait, ainsi qu'avec tous les interlocuteurs du parc, qui sont assez nombreux.

Il y a quelque chose de vertueux dans le fait qu'on occupe ce site avec un côté un peu disruptif, clairement, on modifie les usages, mais on redonne un petit peu quand même de cette utilisation à ceux qui vont ensuite en profiter.

Quelles sont les prochaines étapes de déploiement du dispositif ?

Voilà ce qui est réalisé pour la partie festivaliers. Il y a également toute une partie backstage et le même soin est apporté sur la gestion de l'eau : utilisation de gourdes par les équipes, distribution de gourdes, mise en place de fontaines à eau, carafe d'eau au catering et dans les loges et également mise en place de bar à eau à destination des équipes.

Depuis 2008, Marsatac met en place des toilettes sèches. Le point de lavage des mains est également pensé sur le même principe que les bars à eau à destination des festivaliers.

Ces actions cumulent le bénéfice d'une meilleure gestion de l'eau avec la réduction de la présence du plastique et des déchets qu'il génère.

Une des prochaines étapes de notre dispositif sera de consolider et renforcer nos bars à eau pour pouvoir les proposer dans une logique de mutualisation.

Marsatac s'inscrit dans une logique d'économie circulaire... on peut dire cela ?

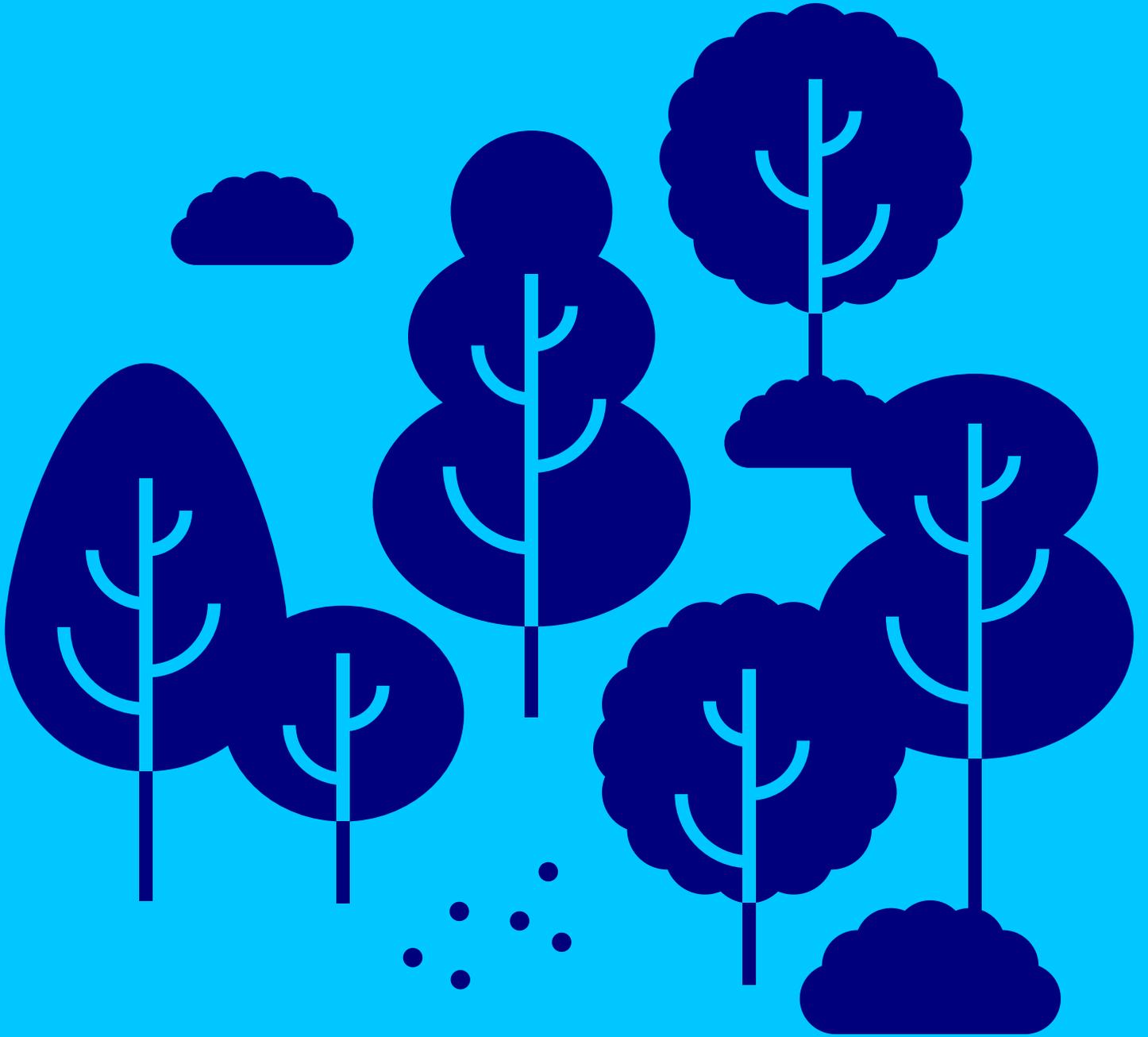
Tout à fait. D'autant que la prochaine étape sur Marsatac 2024 c'est d'offrir en mutualisation les bars à eau qui ont été construits pour les besoins de notre propre production, en les mettant à disposition d'autres festivals du territoire.

En parallèle, on travaille depuis longtemps la question des déchets en « mode circulaire ». On contribue à créer par exemple beaucoup de compost, parce qu'on récupère tous les déchets alimentaires du catering et désormais ceux des food trucks. On travaille avec Les Alchimistes sur ce volet. On récupère également les huiles alimentaires usagées qui seront transformées en biocarburant, en partenariat avec Oleovia.

On croise aussi ces actions avec le champ de la prévention en recyclant, par exemple, les bouchons d'oreille de notre campagne de prévention aux risques auditifs : le dispositif Echo-low permet de distribuer, collecter et recycler des bouchons d'oreille à usage unique proposés en vrac dans des bornes, pour éviter le conditionnement en sachet par paire. Les bouchons usagés sont ensuite recyclés en France.

Le stand de Recyclop – un œil sur la planète invite à jeter dans des cendriers dédiés les mégots de cigarette afin de les valoriser pour produire de l'électricité, et offre des cendriers de poche...

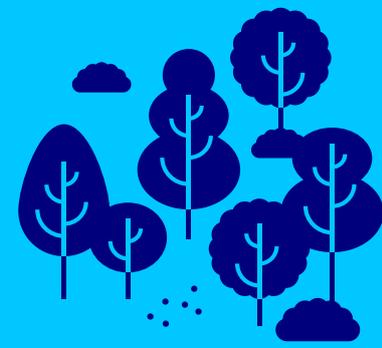
Ces mesures et partenariats, parmi d'autres, participent au développement de notre démarche en faveur d'un Marsatac toujours plus propre et durable.



**Respect et défense
de la biodiversité**

Respect et défense de la biodiversité

L'art au service du vivant
Le Citron Jaune, Cnarep



***Pascal Servera** est le directeur du Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public – Le Citron Jaune, un projet artistique et culturel pluridisciplinaire dédié à la relation entre arts, écologie et territoire. Dans le cadre de ses missions, le Citron Jaune passe, entre autres, commande à des artistes pour qu'ils viennent travailler sur des enjeux écologiques locaux avec les gens. C'est le cas du projet Pont Ver(t)s, une œuvre végétale se traduisant par de l'agriculture urbaine : planter des arbres fruitiers aux pieds d'immeubles de la ville de Port-Saint-Louis-Du-Rhône.*

Pascal, pouvez-vous nous parler de Pont Ver(t)s ?

Pont Ver(t)s a commencé en novembre 2021. C'est une commande passée à Thierry Boutonnier, qui s'est fait connaître à la Biennale d'art contemporain de Lyon pour avoir créé « Prenez racine », un projet de plantation d'arbres dans un quartier de la ville de Villeurbanne.

A Port Saint-Louis du Rhône, Thierry s'est associé à Laury Huard - un apprenti qui vient de sortir de la FAI.AR, et Eva Habasque - une scénographe, pour développer le projet.

Pour Pont ver(t)s, c'est l'olivier qui a été choisi, de façon massive par les habitants, comme l'arbre tutélaire du jardin. Sur place, Thierry s'est rendu compte que de nombreux oliviers étaient déjà implantés, mais que les olives n'étaient pas utilisées. Ainsi, pour se réapproprier l'espace public et recréer du collectif au sein de ce quartier très atomisé, nous avons décidé de développer le projet par une récolte des olives et d'en faire de l'huile d'olive de Port-Saint-Louis-Du-Rhône.

Pont ver(t)s, c'est un projet sur le temps long, qui s'adapte au rythme des saisons. Pouvez-vous nous dire comment ?

Le projet a commencé avec les habitants en septembre 2022, avec une fête en novembre, puis en avril 2023, puis en 2024... autant de temps qui viennent célébrer le rythme de la plante.

En novembre 2022, c'est la plantation : nous avons donc décompacté le sol et planté les premiers arbres, ce qui a donné lieu à un grand goûter, avec musique, crêpes, etc.

En avril 2023, nous avons proposé une forme de récolte, qui a laissé place à une « boom végétale ». Et comme c'était le moment de planter des plantes maraîchères, nous avons effectué d'autres plantations à ce moment-là, ce qui a donné lieu à un spectacle de Laury et de Thierry sur la façon de planter collectivement.

En quoi l'art et la création artistique sont-ils un bon levier pour sensibiliser et amener les habitants à l'écologie ?

Quand on parle de « Pont Ver(t)s », on pourrait s'imaginer qu'il s'agit d'un simple projet de paysagiste. Or, c'est d'abord et avant tout un projet qui se traduit par une implication artistique et une sensibilisation artistique à ce qu'est l'agriculture urbaine. Lorsque Thierry et Laury vont planter un arbre, collecter des olives, retourner la terre, ce sont des performances, de véritables spectacles dans l'espace public.

Le travail de collecte des olives, mené en parallèle du travail de transmission de savoir-faire arboricole, a été un des leviers utilisés par Thierry, Laury et Eva pour emmener les habitants dans l'aventure, pour les sensibiliser à ce qu'elle veut véhiculer.

En 2024, on a prévu toute une recherche sur la transmission des savoir-faire arboricoles pour constituer un groupe de jardiniers. Pour cela, on va donc être accompagné par un philosophe de la participation et de l'écologie et un spécialiste de la question du contrat naturel. Cela va nous permettre de nous faire conseiller sur les différentes pratiques à mettre en œuvre, sensibiliser à ce qu'est le contrat naturel, le rapport au végétal, et faire un livret qui puisse formaliser cette démarche.

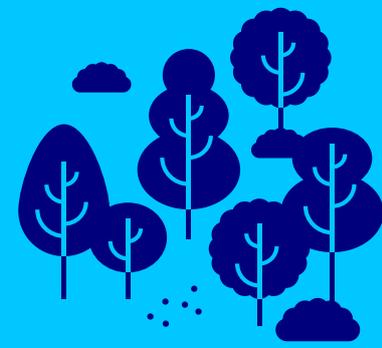
Ce projet sert aussi la recherche scientifique. Pouvez-vous nous dire ce que vous prévoyez de développer en ce sens ?

En novembre dernier, nous avons collecté des olives à l'échelle de Port-Saint-Louis-Du-Rhône et réalisé la première huile d'olive de la ville, mais nous ignorons si elle est comestible. C'est pourquoi, dès 2024 nous allons pouvoir mener, grâce à la Fondation Carasso, une recherche sur la bioaccumulation : c'est l'hypothèse que les arbres pourraient protéger leurs fruits de la pollution atmosphérique en concentrant le polluant dans les troncs, les racines ou les feuilles. Cette action sera menée avec l'Institut Eco-citoyen. Elle va se dérouler en plusieurs temps de piquetage sur les arbres de la ville, d'analyse et de restitution publique.

*

Respect et défense de la biodiversité

Culture en espace sensible
Compagnie Attention Fragile



*La Cie Attention Fragile a fait le pari d'organiser son festival à l'intérieur d'un Espace Naturel Sensible, dans un quartier sensible. **Lulu Koren, Pascale Baudin et Julie Fourmond** reviennent sur la construction et l'organisation de la première édition du Festival Fragile et fait la lumière sur les opportunités à monter un tel projet.*

Comment a été pensé le Festival Fragile ?

A l'origine, nous avions envie de faire un festival dans le Var, un festival hors saison pour les gens du territoire. Et c'est lors d'une réunion avec le Département que l'idée d'organiser un festival dans un Espace Naturel Sensible a émergé. Il se trouve que le Jardin du Las, dans Toulon ouest en est un. Ce jardin, qui accueille notamment le musée d'histoire naturelle, est situé dans un quartier un peu sensible. Cette implantation répondait bien à la philosophie du projet de la compagnie qui n'est pas d'arriver-jouer-repartir, mais de programmer des interventions artistiques avec les gens du quartier, avec les centres sociaux et les collèges.

Vous n'avez pas simplement construit le festival, vous l'avez co-construit, pouvez-vous nous expliquer comment ?

Le musée, qui est donc à l'intérieur du jardin, nous a beaucoup aidé. Quatre scientifiques ont d'ailleurs pris part à l'organisation du festival et nourrit le projet en contribuant aux balades artistiques : pendant ces balades, le public fait le tour du jardin et découvre des spectacles de 10 et 15 minutes, et entre chaque spectacle, chaque intervenant du musée avait écrit un texte sur l'un des éléments naturels du parc : la roche, les plantes, les animaux...

C'est la première fois que l'on travaillait avec des scientifiques et c'est très intéressant de faire se croiser deux mondes qui ne se connaissent pas, qui n'ont pas le même langage.

Trois semaines avant le festival, nous avons aussi travaillé avec le Centre Social Toulon Ouest, des associations de femmes, d'enfants, une école. C'est ce public-là, du quartier, qui est venu voir les représentations. Et tous ces gens se sont retrouvés à rencontrer ces scientifiques, poser des questions. Bref, ils se sont rencontrés entre voisins.

Investir un Espace Naturel Sensible engendre beaucoup de contraintes. Quels renoncements avez-vous dû faire ?

Jouer dans un tel espace nécessite énormément de contraintes techniques, qui sont apparues au fil des discussions avec la personne en charge de l'ENS. Il nous a fallu, par exemple, monter le matin et démonter le soir, revoir le matériel technique utilisé (lumineux et sonores), adapter les spectacles et se rendre compte que la magie d'un lieu participe pleinement à la mise en scène.

Une contrainte portait également sur le transfert d'argent – interdit dans un espace naturel sensible. Il a fallu renoncer à la billetterie, à la buvette. Nous avons donc dû chercher d'autres subventions, mais aussi réduire la durée du festival.

Que retirez-vous de cette expérience ?

Nous nous sommes ouverts à plus de gens. Les échanges que nous avons eus avec le musée, les centres sociaux, les habitants ont permis de donner une nouvelle vision au festival, de l'enrichir.

Le fait de rencontrer les gens en amont nous a également beaucoup aidé en termes de communication. Très peu de flyers ont été imprimés (une centaine) et ils ont été distribués dans des lieux bien précis avec qui nous avons noué des liens. Ensuite, c'est le bouche-à-oreille qui a pris le relais. Cela fonctionne très bien lorsque l'on travaille sur un territoire local.

Et puis, ce festival a permis de faire venir un public qui ne vient jamais dans ce jardin parce qu'il pense que ce n'est pas pour lui. Là, les habitants du quartier se sont appropriés des espaces qui sont les leurs.

Créer une passerelle entre l'écologie et les habitants, pour qui l'écologie n'est pas leur problématique principale, y a aussi un peu ce match, non ?

Ça l'est devenu quand on disait aux enfants qui goûtent et laissent les papiers par terre : « Allez, venez, on ramasse ensemble pour les mettre dans la poubelle ». Certains tapaient sur les arbres, là c'étaient des gens du Musée qui expliquaient pourquoi on ne tape pas sur les arbres et ça, c'est aussi le début de l'écologie. Pendant la semaine, nous sommes aussi intervenus dans deux collèges avec des ateliers portant sur les revendications des enfants en lien avec l'écologie. En travaillant avec les professeurs, nous avons créé des pancartes sur les revendications des élèves, qui ont fait une manif écologique dans le jardin.

Comment envisagez-vous la prochaine édition ?

Il nous faudra aussi travailler sur la mobilité du public parce que l'on s'est rendu compte que le dimanche, par exemple, il y n'a plus de transports en commun pour venir au jardin du Las. Cela veut dire que des gens ne sont pas venus ou ont utilisé leur voiture.

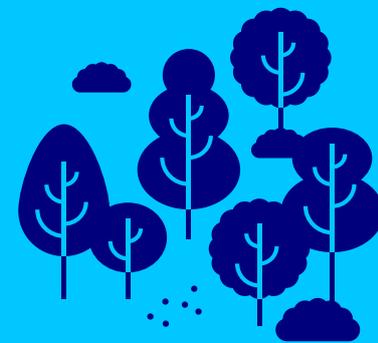
Pour les prochaines éditions, l'idée est aussi de faire jouer plus de compagnies de la région et de développer le festival sur trois week-ends et une semaine.

Nous souhaitons également nous ouvrir au jeune public en travaillant avec une école primaire qui est juste à côté du jardin et dont le directeur a entendu parler du festival.

*

Respect et défense de la biodiversité

Préserver et défendre la biodiversité
ARBE Région Sud



Audrey Michel, directrice de l'ARBE Sud, l'agence régionale de la biodiversité et de l'environnement Sud, présente les dispositifs proposés par l'agence pour monter en compétence sur la préservation de la biodiversité. Dans ce témoignage, elle partage également une réflexion sur le rôle clé que doit prendre la culture dans la protection et la défense de la biodiversité.

Pouvez-vous nous rappeler quelles sont les missions de l'ARBE Sud ?

L'agence régionale de la biodiversité et de l'environnement (ARBE Sud) est un établissement public qui a pour mission de mobiliser les différents acteurs que sont les collectivités et les entreprises, dans la préservation de la biodiversité et plus largement de l'environnement.

A travers son plan climat « Gardons une Cop d'avance », la Région Sud a imaginé et mis en œuvre une politique ambitieuse et a souhaité se donner des moyens supplémentaires d'actions grâce à une agence dédiée qui lui permet de mettre en place des actions en partenariat avec 19 partenaires membres (OFB, DREAL, Agence de l'eau, Départements 84 et 04, Métropoles de Nice et de Toulon, le Grand Avignon, les parcs naturels régionaux, des conservatoires, des associations et représentants du monde économique).

L'ARBE a 3 grandes missions :

- améliorer la connaissance sur ces sujets et fournir des indicateurs, des chiffres clés assez précis de l'évolution de la nature, de la ressource en eau dans notre région afin d'alimenter les stratégies des structures et de les orienter vers des actions qu'elles peuvent mener concrètement sur le terrain.
- accompagner et conseiller individuellement et collectivement les acteurs du territoire régional.
- sensibiliser et former les acteurs à travers des événements, des ateliers, des webinaires sur des sujets précis.

Dans ce cadre, l'ARBE porte notamment des dispositifs d'accompagnement et de valorisation comme la charte régionale « Zéro déchet plastique » ou la reconnaissance « Engagé pour la nature », qui concernent les territoires, les entreprises et qui peuvent également intéresser les associations culturelles.

Pouvez-vous nous présenter la charte « Zéro déchet plastique » ?

Nous animons cette charte pour la Région Sud. Elle s'adresse aux collectivités, aux entreprises, aux établissements scolaires et aux associations. L'idée est d'engager des porteurs de projets dans la réduction de l'utilisation des plastiques, la prévention à l'usage du plastique et le recyclage.

Quand une structure signe la charte, elle s'engage à mettre en œuvre des actions très concrètes que nous définissons avec elle à la hauteur de ses moyens et que nous suivons avec elle. La structure entre aussi dans une communauté de travail où les expériences sont partagées.

Aujourd'hui nous avons 350 signataires de la Charte dont des collectivités, des entreprises et une centaine de structures associatives. Pour le secteur de l'événementiel, nous avons mené cette action en partenariat avec Cofees et un certain nombre de structures associatives du milieu culturel ont signé la charte.

Combien de temps cet engagement prend-il aux structures ?

La notion de temps dépend beaucoup de la taille de la structure. Ce qui demande du temps, c'est de comprendre son fonctionnement et de faire le choix des actions à réaliser. Prendre le temps est un investissement important pour donner du sens à son activité. Il ne faut pas vouloir tout faire d'un coup mais prendre les choses les unes après les autres.

Et les retours des signataires sont extrêmement positifs en termes de retombées économiques et de bien-être au travail.

D'autre part, plus ça va aller, plus les aides vont être conditionnées et plus les structures vont être contraintes. Il est donc préférable d'anticiper plutôt que de travailler dans l'urgence, de louper des étapes ou bien de faire des choses pas forcément adaptées.

Comment doit faire un acteur culturel pour s'engager dans ce dispositif ?

Si des structures sont intéressées, il leur suffit de contacter Claire Poulain qui est responsable de l'animation de la Charte.

Vous avez également parlé du programme « Engagé pour la nature », qui pourrait également intéresser les acteurs culturels. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Ce programme est proposé par l'OFB, l'Office français de la biodiversité au niveau national. Son objectif est d'emmener un maximum de personnes à mettre en place des actions directes pour préserver la biodiversité.

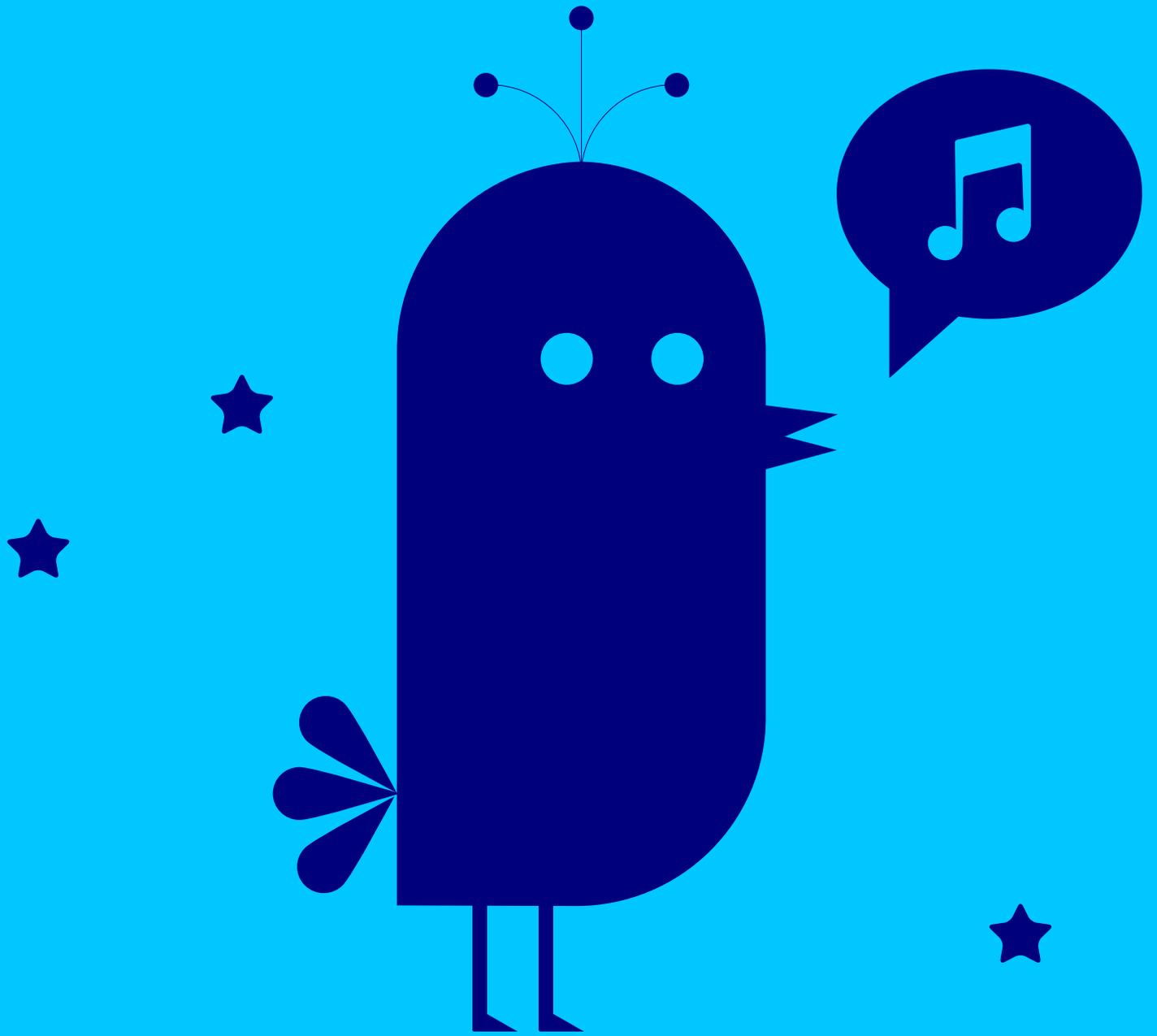
Nous allons avoir une réflexion très ciblée sur la préservation de la biodiversité : mettre en place des systèmes de prévention pour limiter les nuisances sur le milieu, gestion des déchets pour éviter qu'ils partent dans la nature, des actions de sensibilisation à la faune et à la flore. Il peut y avoir une réflexion sur le rôle des acteurs culturels sur cela.

Quelle est, pour vous, la place des acteurs culturels dans cette lutte pour la préservation de la biodiversité ?

Le monde de la culture a vraiment un rôle à jouer dans la sensibilisation des publics à la transition écologique et la préservation de la biodiversité.

Nous observons une vraie problématique dans la prise de conscience que l'être humain fait partie intégrante du monde du vivant, que tout est interconnecté : animaux, faune, flore, vie du sol, cycle de l'eau. Scientifiquement, on sait l'expliquer et on l'apprend à l'école. Seulement l'appropriation passe davantage par la sensibilité. Et le monde de la culture a un rôle essentiel à jouer sur ce volet-là.

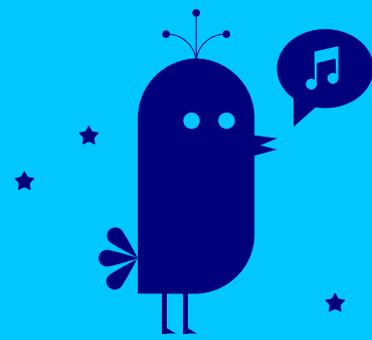
A l'agence, nous n'avons pas encore assez travaillé sur ce point. Il y a 3 ans, nous avons créé une mission sur la mobilisation des citoyens avec un axe éducatif. Et aujourd'hui nous avons un panorama des acteurs de l'éducation, de la sensibilisation à l'environnement disponible sur le site. Nous pourrions y ajouter des acteurs culturels, car beaucoup de collectivités nous sollicitent pour proposer d'autres outils de sensibilisation à proposer à leurs publics.



Nouveaux récits

Nouveaux récits

Se reconnecter au vivant Compagnie Libertivore



***Fanny Soriano**, co-créatrice de la compagnie Libertivore, questionne nos ignorances, les notions de cycle et de progrès, interroge le positionnement des êtres humains entre eux et dans leur écosystème, expérimente de nouveaux matériaux et de nouveaux processus de création. Elle partage sa façon de prendre part dans la construction de nouveaux récits qui rendent la transition écologique moins anxiogène, plus désirable.*

Hêtre, Phasmes... Vos projets artistiques font depuis toujours référence à la nature et au vivant. Pouvez-vous nous raconter votre cheminement ?

Quand je parle de ma démarche, je commence par reconnaître mon ignorance et mon impuissance. Si je sais que je ne connais pas, alors d'innombrables possibilités s'offrent à moi, je suis disponible à beaucoup de choses.

Je trouve important de mentionner cela en introduction. Pour moi, se reconnecter au vivant c'est accepter l'incertitude, une certaine forme d'humilité, de lâcher-prise. Et ce n'est pas grave. Nous pouvons être éblouis par un arbre sans avoir besoin de le comprendre. Il me paraît essentiel de renouer avec notre capacité d'émerveillement.

Nous devons donc sortir de l'esprit cartésien ?

Exactement. Mon père qui était ingénieur, m'a parlé un jour de fractales, ces objets mathématiques qui incluent une forme de chaos. J'ai senti sa fascination pour cette chose qui obligeait son mental à accepter de ne pas pouvoir tout contrôler. Quand il y a eu toutes ces perspectives de catastrophes apocalyptiques, j'ai créé « Fractales » pour dire que le chaos est rempli d'espoir car il annonce une renaissance. Je voulais donner une vision plus positive du changement inhérent à cette nature qui est en perpétuel mouvement, où tout se recycle, où la fin d'une chose est le commencement d'une autre.

Aujourd'hui, vous prenez part à un groupe réunissant des artistes et des chercheurs qui travaillent sur les sciences de la prédiction : le GAES. Comment cela se passe-t-il ?

J'ai été choisie justement parce que je suis dans une dynamique de questionnement autour du vivant et de notre rapport à l'environnement.

Lors de la première rencontre du groupe de travail, organisée par l'Hexagone, scène nationale près de Grenoble, le flot de données alarmistes fournies par les scientifiques m'a à la fois boostée et un peu assommée.

Nous avons une seconde rencontre prévue avec d'autres scientifiques, ensuite, il est demandé aux artistes de rendre un « rapport d'étonnement ».

Je suis allée à cette rencontre pour réinterroger mon positionnement par rapport à l'écologie et le sens de mes actions. Ça m'a confrontée à mes propres difficultés, mes limites. En même temps, je me suis rendu compte que je faisais déjà plein de choses.

Qu'est-ce que cette rencontre a provoqué chez vous, qu'est-ce que cela vous a inspiré ?

Ces échanges m'ont bouleversée. Certes, nous, les artistes, devons prendre part dans la construction de nouveaux récits, mais nous n'allons pas pouvoir sauver le monde tout seul.

J'ai trouvé dans ces rencontres d'autres façons d'agir, de créer du lien. Cela a engendré aussi beaucoup de questionnements : ce rapport frontal au public dans le spectacle est-il satisfaisant ? Ne pourrait-on pas imaginer un autre moyen pour que les gens se retrouvent ? Beaucoup de spectacles parlent d'écologie, mais ce qui manque, c'est d'aider les gens à réinventer une façon d'être ensemble et d'être actifs.

J'aimerais développer tout un jeu que j'ai créé avec des fougères. Il s'agit d'un petit protocole artistique extrêmement simple qui rend les gens tellement heureux ! C'est un atelier participatif avec un élément du vivant autour duquel on se regroupe et qui fascine tout le monde. Cette jolie métaphore démontre qu'on n'a pas juste envie de se regarder le nombril, mais qu'on peut encore se laisser captiver par une simple chose fragile. On a cette faculté et c'est réjouissant.

Pour rendre la transition écologique moins anxiogène, il faudrait développer l'endroit de la joie, de l'envie et du plaisir d'être ensemble au travers de petites choses.

Nous parlons d'intelligence artificielle actuellement quand vous préférez travailler avec la matière naturelle.

Je m'interroge sans cesse sur la notion de progrès. Cette notion n'existe pas dans la nature, il s'agit d'évolution. Un progrès peut être perçu comme tel d'un certain point de vue, mais peut, d'un autre côté, représenter une régression. Est-ce que le progrès nous rend plus heureux ? Je n'en ai pas l'impression. Nous discutons de plus en plus par écrans interposés ; ces outils-là ne font pas partie de mon univers artistique, je préfère détourner des sous-produits de la nature.

J'utilise des bois de cerfs, un matériau qui ne sert à rien et qui tombe tous les ans. J'essaie de travailler avec ces sortes de rebuts organiques dans mes spectacles.

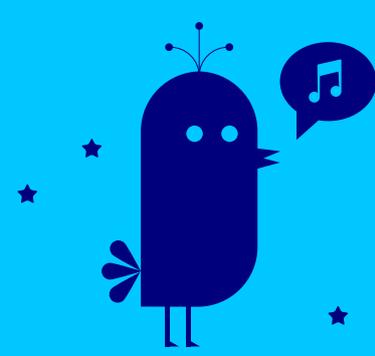
J'envisage de me servir de pissenlits. J'aimerais bien collaborer avec des herboristes, des producteurs de plantes. On en cultive bien pour faire des tisanes, pourquoi pas pour s'en servir dans une scénographie ? J'utilise déjà des fougères. Tous les ans j'en ramasse peut-être 200 que je fais sécher. Elles me servent toute l'année comme accessoires scéniques. Il arrive parfois qu'elles aient mal séché, que tout ait moisi... Ce genre d'aléa nous rappelle le principe de réalité quand on travaille avec une matière vivante qui est fragile, putrescible, et que toute la récolte peut disparaître. On ne maîtrise pas tout. Je trouve cette approche très intéressante.

Avez-vous d'autres questionnements ?

J'ai une vraie problématique de lieu. Je crois que pour fédérer, créer une dynamique, il faudrait un endroit pour rassembler les gens. Sans ça, je me sens un peu limitée. En même temps, je peux aussi essayer d'inventer des choses. Je me renseigne sur les tournées à vélo. Un des artistes de Libertivore a monté sa propre compagnie et travaille comme ça. J'ai appris qu'en Bretagne il y a des compagnies, même de cirque, qui font carrément des festivals à vélo. Ça donne envie de voir comment mutualiser. Et puis je trouve cette approche créatrice de lien. C'est une autre façon d'échanger.

Nouveaux récits

Un atlas sensible
des gestes de l'attention
Compagnie Kubilaï Khan



***Franck Micheletti** est le chorégraphe de la Cie Kubilai Khan Investigations et programmateur du festival Constellations. Il porte les enjeux de transition écologique depuis une vingtaine d'années et questionne la qualité des territoires et des relations à travers les formats et les contenus artistiques qu'il propose. Son travail privilégie les éléments de décors naturels, s'appuie sur les lieux et les infrastructures existantes, questionne l'identité côtière du lieu dans lequel il vit et travaille.*

Comment embarquez-vous les artistes à inscrire leurs gestes artistiques dans les espaces que propose le festival Constellations ?

Je vais voir les œuvres, puis, dans un échange avec l'artiste, j'évalue son envie, sa capacité à adapter son geste chorégraphique en dehors d'une scène appuyée de techniques importantes et si cela est pertinent pour la trajectoire de la pièce. Parfois cela nous emmène à programmer une autre pièce du répertoire du chorégraphe qui serait plus en phase avec les espaces proposés. Nous discutons ensemble pour identifier des adaptations qui ne sont pas des réductions mais de réelles ouvertures qui enrichissent la proposition chorégraphique en s'accordant plus précisément avec l'esprit du lieu.

Et est-ce facile de faire sortir les artistes des plateaux ?

Ce n'est pas si difficile de trouver des œuvres où la technique n'est pas un élément prépondérant. D'autre part, l'intérêt des artistes pour d'autres scènes s'est accru depuis quelques années. Ils proposent souvent des spatialités inédites et moins conventionnelles. Certains artistes déploient leurs recherches pour collecter d'autres types d'expériences qui nourrissent et bougent les lignes, les formats et les relations. Qu'est-ce que danser ? Cela reste très ouvert. Quels chemins nos expressions dansées vont-elles emprunter ? Raccorder quels mondes ; avec qui, pour qui ? Quelles transformations, ces danses et ces formes de créations vont-elles indiquer comme autres directions ? Quelles places auront-elles dans les différents territoires ?

Il me paraît important de tenter de contrecarrer les systèmes de normes qui s'emparent de nos comportements, de nos esprits et mettent en œuvre une concurrence généralisée. À notre échelle avec le festival Constellations nous essayons de favoriser ces démarches, de formuler des expériences et de trouver des foulées qui nous éloignent un peu des formats trop établis.

Comment transmettez-vous vos convictions aux publics ?

Il me semble que les publics de Constellations aiment être surpris par l'audace et la pertinence des propositions. Ils apprécient cette proximité, le fait qu'il n'y ait pas de coulisses, que les artistes soient de plain-pied avec eux. Nous avons réalisé treize éditions, ils ont reconnu des choix de programmations qui font place à des univers singuliers qui font scintiller la multiplication des langages et des approches incarnées et vivaces. Le festival se déploie sur plusieurs sites. Chaque jour propose une autre façon de faire lieu. Danser n'est pas seulement un acte de création ou de représentation. C'est aussi une expression collective qui traverse nos moments de vies, parfois manière de faire corps ensemble et se relier.

Que faisons-nous ensemble dans nos territoires de vies ? Comment considérer l'enchâssement de toutes ces lignes de vie ? Danser entraîne à penser le corps comme un champ de relations, un ensemble de processus et de devenir.

Nos différentes cultures façonnent les représentations que l'on prête à nos corps. Corps qui naviguent dans des mondes conçus et s'inscrivent parmi des langues, des récits, des normes, des permissions et des codages. Ils sont souvent une cible, un enjeu, pris par les mécanismes de pouvoir, de contrôle qui l'investissent et le transforment. Devant les urgences de notre temps, soyons attentifs à ce que la transition socioécologique ne soit pas l'habillage vertueux d'un cadre fortement technocratique qui poursuivrait via la recomposition verte du capitalisme (appelons cela son verdissement) le formatage des choses, des êtres, des collectifs et des territoires.

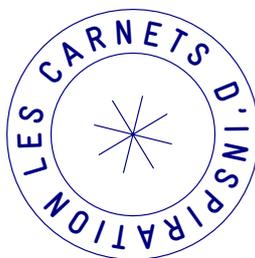
Comment mettez-vous votre travail au service du « faire ensemble » et du « faire autrement » pour relever le défi du changement climatique ?

La danse peut être un point d'appui pour penser le déploiement des multiplicités. Cette expression peut nous aider à trouver les bonnes distances, à laisser de la place à tout ce qui nous entoure et ainsi appréhender plus justement les différents modes d'existence. Je tente toujours avec ma compagnie Kubilai Khan Investigations de trouver du temps et de l'espace pour de nouvelles rencontres. Je travaille régulièrement avec des parcs nationaux régionaux, avec des agences d'urbanisme, des architectes, des chercheurs en sciences sociales en instaurant des dialogues ouverts vers de nouvelles ententes et compréhensions face aux défis qui s'annoncent à l'horizon.

Je détaille ici un exemple : un duo réalisé avec le géographe Michel Lussault sous forme de balade chorégraphique. Les participants sont invités à déchiffrer l'espace, ses traces, ses rythmes, ses circuits grâce à différentes approches : sensorielles, géographiques, corporelles, philosophiques. Ces balades défont doucement la position et le statut de spectateur et proposent une participation ouverte et active.

Le monde n'est pas une machine. Prenons le temps de ménager notre maison collective. Veillons à cette respiration et cet entrelacs de relations qui relie nos milieux et leurs (a)ménagements. Nous sommes pris dans les tenailles de contradictions insoutenables. Cette crise écologique sans précédent est aussi une crise politique, sociale, anthropologique, existentielle. Cela nous engage à un autre rapport au monde. Nous devons être vigilants car la tentation de produire du discours dessus sans engagement est une manière d'échapper au réel qui nous rattrapera. Nous nous devons de modifier de façon importante nos manières d'agir ensemble.

*



Pour imprimer ce document de façon responsable

Privilégier le format « livret » du dimensionnement et de gestion des pages d'Acrobat afin de limiter la consommation de papier.

Les aplats ne seront pas imprimés afin d'économiser de l'encre.

Ces témoignages sont issus du Référentiel Écolo

Ressources, inspirations, solutions clés en main, plateforme collaborative...

Le Référentiel écolo est un outil numérique au service de la transition écologique construit avec et pour les acteurs culturels. Il est développé par Arsud avec le soutien de la Région Sud - Provence-Alpes-Côte d'Azur et de la DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur.

www.referentiel-ecolo.com



Le Référentiel Écolo

par
Arsud